

Le Train des Retours



SEB LE RÈVEUR

Le Train des Retours

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Protocole de l'Aube	4
Chapitre 2 : La Fugue Interrompue	9
Chapitre 3 : Le Premier Ta-Dam	13
Chapitre 4 : Cinétique de l'Ombre	16
Chapitre 5 : La Sonate du Compartiment 12	21
Chapitre 6 : L'Aiguillage des Souvenirs	25
Chapitre 7 : La Mécanique du Regret	32
Chapitre 8 : Vibrato de Métal	36
Chapitre 9 : L'Hiver des Rails	40
Chapitre 10 : Le Bureau des Objets Perdus	47
Chapitre 11 : Le Sacrifice de l'Archet	51
Chapitre 12 : La Fugue des Identités	56
Chapitre 13 : L'Entropie du Contrôleur	59
Chapitre 14 : Le Miroir de l'Accident	63
Chapitre 15 : Consentir au Choc	67
Chapitre 16 : L'Intégrité du Silence	71
Chapitre 17 : Terminus : Réalité	75
Chapitre 18 : La Gare de l'Est n'existe pas	78

Chapitre 1

Le Protocole de l'Aube

La nuit viennoise n'était pas une simple absence de lumière ; elle était une matière dense, une nappe de velours d'encre qui venait s'écraser contre les vitres de la gare de l'Ouest. À l'intérieur du Nightjet, l'air possédait cette odeur si particulière de métal froid, de café rassis et de désinfectant industriel, un parfum qui, pour Hugo, constituait l'unique alphabet de sa grammaire intime.

Hugo habitait sa carcasse comme on occupe une forteresse assiégée. Sa chemise blanche, empesée avec une rigueur qui frisait l'obsession, était sa religion du geste précis, la seule chose qui maintenait encore son buste droit. Chaque mouvement était un rempart contre le chaos du monde, contre le souvenir lancinant de cet appartement trop grand à Paris où les jouets de sa fille prenaient la poussière dans un silence de cathédrale. Pour lui, le règlement n'était pas une contrainte, c'était une sédimentation protectrice, un carcan nécessaire pour ne pas s'effondrer.

Il ajusta sa casquette devant le miroir piqué du local technique. Son reflet lui renvoya l'image d'un homme dont les traits semblaient avoir été sculptés dans la géométrie des rails : des pommettes saillantes, un regard gris comme l'acier, et cette ride d'amertume barrant son front, vestige des promesses non tenues en gare de Lyon.

Le train frémit, un éveil électrique qui fit vaciller les néons blafards. Hugo commença sa ronde. Le plancher vibrait sous ses pieds, une pulsation sourde qui s'accordait à son propre rythme cardiaque. Arrivé devant la voiture 12, il marqua un arrêt. La liste des passagers indiquait la cabine 212. Une occupante seule. Lea. Le nom flottait sur le papier, léger, presque musical. Il frappa trois coups secs, mesurés.

— Contrôle des billets, s'il vous plaît.

La porte coulissa avec un gémissement métallique. Et là, l'agencement si précis de ses certitudes vola en éclats. Lea était une dissonance dans sa symphonie de gris. Elle était assise sur la couchette, entourée d'un désordre qui fit instantanément grimacer Hugo : des partitions éparpillées comme des feuilles mortes et cet étui à violon, noir, ouvert comme une plaie béante, révélant le ventre de bois verni de l'instrument.

Hugo ne parvenait pas à cesser de la regarder. Elle possédait une beauté nerveuse, une fragilité de porcelaine fêlée. Lorsqu'il plongea ses yeux dans les siens, il y vit une faille identique à la sienne, une reconnaissance immédiate d'âmes miroirs qui le fit reculer d'un millimètre. Elle cherchait son billet, ses mains tremblant de manière imperceptible. Le gardénia qui émanait d'elle luttait contre l'acidité du métal, une fragrance florale et mourante qui semblait vouloir réclamer le droit d'exister dans cet hiver de fer.

— Prenez votre temps, mademoiselle, parvint-il à articuler.

En lui tendant le ticket, ses doigts effleurèrent la paume de Hugo. Le contact fut une déflagration silencieuse. La pulpe de ses doigts, durcie par les cordes, trouva contre la paume calleuse de Hugo une réponse qu'aucune partition n'avait jamais su lui donner. La peau de Lea était brûlante, presque fiévreuse, créant un choc thermique contre la morsure du givre qui grimpait sur la vitre extérieure.

— Je rentre, répondit-elle à sa question muette. Mais je ne sais pas si "rentre" est le mot juste quand on n'a plus nulle part où aller.

Hugo sentit une vague d'empathie si puissante qu'elle l'effraya. Il tamponna le billet d'un geste mécanique, le bruit sec résonnant comme un coup de feu. À ce moment précis, un courant d'air froid s'engouffra dans le couloir. Hugo se retourna. Au bout du wagon, une silhouette se dessinait sous les néons. Un homme en costume gris,

d'une banalité effrayante, qui semblait absorber la lumière. L'Homme en Gris.

Hugo ressentit un frisson psychologique. Cet homme représentait sa propre peur de voir son ordre intérieur s'effondrer, une menace entropique rappelant que chaque seconde perdue était une fissure dans la réalité.

— Je dois y aller, dit Hugo avec une urgence soudaine.

Lea se leva et fit un pas vers lui, réduisant cette distance de sécurité qu'il s'échinait à maintenir.

— Ne partez pas trop loin, Hugo, murmura-t-elle.

Il sortit, le cœur tambourinant. Le Nightjet s'ébranla enfin dans un sifflement strident. Hugo regarda les lumières de Vienne s'estomper, devenant des traînées d'or floues. Il se sentait étrangement léger, et en même temps, accablé. Ce voyage n'était plus une simple liaison ferroviaire, c'était un mouvement irrésistible vers un point de non-retour.

Il retourna à la cabine 212. Il y reviendrait parce qu'il n'avait plus le choix. Parce que dans ce non-lieu lancé à 160 km/h, il avait trouvé le miroir où sa solitude pouvait enfin regarder une autre solitude sans baisser les yeux.

La nappe de silence qui recouvrait le wagon n'était rompue que par le gémissement des essieux. Hugo s'arrêta de nouveau devant sa porte. L'air sentait la poussière d'étoiles et ce parfum de gardénia qui avait imprégné le velours bleu. Il entra. Léa n'avait pas bougé. Elle tenait son billet comme une preuve d'innocence.

— Bonsoir, murmura-t-elle.

Sa voix était une caresse qui vint se poser sur sa nuque. Hugo s'assit sur le petit

strapontin pliant, face à elle. L'espace était si exigü que leurs genoux se frôlaient à chaque cahot du train. La chaleur de son corps traversait le tissu de son pantalon d'uniforme. Léa tendit une main et toucha le revers de sa veste.

— Votre armure est très froide, Hugo. Mais je sens votre cœur battre à travers. Il va beaucoup trop vite pour un homme qui aime les règles.

Hugo ne répondit pas par des mots. Il laissa le silence parler pour lui. Il imaginait ses mains sur son violon, et il imaginait ces mêmes mains se posant sur son visage pour effacer les regrets.

— Pourquoi fuyez-vous, Léa ?

— Parce que j'ai refusé de jouer une note qui ne m'appartenait pas. On veut que nous soyons des machines, Hugo. Comme ce train. Précis, froids, prévisibles. Mais je suis faite d'accidents.

— Les fausses notes sont les seules qui disent la vérité, répondit-il.

Il se rapprocha encore, captant le parfum de pluie et de bois de santal de ses cheveux. Il posa son menton sur le sommet de sa tête, un geste de tendresse ancestrale. Dans cette cabine, ils n'existaient pour personne. Ils étaient dans les parenthèses du monde.

— Est-ce qu'on peut décrocher les wagons du passé ? demanda-t-elle.

— Ce train n'est pas fait pour les retours, Léa. Mais si on refuse de voir l'aube, peut-être qu'on peut créer notre propre pays.

Il glissa sa main dans sa nuque, ses doigts se perdant dans ses boucles sombres. Léa releva le visage, et leurs lèvres ne furent plus qu'à quelques millimètres. Il ne voyait plus Léa comme une passagère, mais comme son propre destin, une collision

nécessaire attendue pendant quarante-deux ans.

Hugo se laissa glisser au sol, l'entraînant avec lui sur le tapis râpeux. Ils s'aimèrent avec une urgence de condamnés, chaque caresse étant une interrogation, chaque baiser une réponse. Dans le mouvement du train, ils basculèrent, cherchant la vérité de la peau sous les étoffes. Hugo était devenu un poète du toucher, chaque souffle une rime dans cette nuit de fer.

Le « ta-dam » des rails n'était plus un rappel du temps, mais le métronome de leur désir naissant. Hugo sentait le cœur de Léa battre contre sa poitrine, une percussion sourde qui accompagnait leurs caresses. Pour la première fois de sa vie, il n'eut plus peur du déraillement. Il comprit que pour naître à nouveau, il lui faudrait embrasser la collision finale.

Le train rugit en entrant dans un tunnel. L'obscurité devint totale, mais Hugo ne chercha plus la lumière. Dans le noir, il murmura son nom comme une prière : « Lea ». Le voyage commençait enfin. Dans le silence de la nuit autrichienne, le premier accord de leur histoire venait de résonner, vibrant, douloureux et d'une beauté à couper le souffle. Pour Hugo, l'aube pouvait bien ne jamais venir.

Chapitre 2

La Fugue Interrompue

Le compartiment numéro 12 sentait le voyage immobile et les secrets sédimentés. C'était une petite boîte de velours bleu nuit, un confessionnal de fer dont les parois vibraient d'une plainte sourde, une note de basse continue que Lea ressentait jusque dans la pulpe de ses doigts. Elle s'assit près de la fenêtre, là où le froid de la nuit autrichienne transperçait le double vitrage pour venir mordre sa tempe. Dehors, l'Europe n'était plus qu'une suite de spectres : des arbres décharnés et des gares oubliées par la lumière.

Elle posa son étui à violon sur le siège d'en face. Le bois verni de l'instrument semblait pulser au même rythme que son cœur, un rythme irrégulier, haché par l'angoisse. Elle ôta ses gants de laine grise, révélant ses mains — ces mains autrefois célébrées comme des miracles de précision. Sa peau était si fine qu'on y devinait le trajet bleu des veines, une carte de sa vulnérabilité exposée à la lumière crue du plafonnier. Elles tremblaient, imperceptiblement, comme les ailes d'un oiseau blessé cherchant un air qu'il ne peut plus porter.

Un coup discret retentit contre la porte coulissante.

Lea sursauta. La porte s'ouvrit sur Hugo. Il portait sur lui l'odeur du café froid et de la pluie évaporée sur de la laine. Son visage était une carte de ses renoncements, mais ses yeux, d'un gris d'orage, s'arrêtèrent sur elle avec une intensité qui semblait laver des années de solitudes nocturnes.

— Contrôle des billets, s'il vous plaît, murmura-t-il.

Sa voix était un baume, profonde et voilée, une mélodie de violoncelle qui vint vibrer dans le creux de l'estomac de Lea. Elle lui tendit le morceau de papier cartonné d'une main fébrile. Leurs doigts se frôlèrent.

Au contact de cette peau rugueuse, marquée par le travail, Lea sentit une décharge remonter jusqu'à sa nuque, une chaleur oubliée qui venait réveiller les muscles engourdis de son cœur. Ce fut un court-circuit temporel. Hugo ne retira pas sa main immédiatement. Il fixait le billet, mais ses yeux ne lisaient rien. Il écoutait le silence dense qui s'installait entre eux, un silence chargé de tout ce qu'ils ne s'avoueraient jamais.

— Le voyage sera long, dit-il avec une douceur infinie. Le moteur a des ratés ce soir. La nuit n'aime pas que l'on traverse ses rêves aussi vite.

Il se retira, refermant la porte avec une précaution de velours, laissant derrière lui le sillage de son parfum de tabac blond et de mélancolie. Mais l'équilibre du monde vacilla. L'ampoule au plafond commença à grésiller, palpitant comme un cœur en tachycardie. Une odeur d'ozone, âcre et métallique, envahit l'espace. Puis, le temps se figea.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas. Plus de vibrations. Plus de sifflement du vent. Le train semblait suspendu dans un vide sidéral. Lea sortit dans le couloir, guidée par une force invisible. L'air y était devenu rare, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur sa nuque.

Au bout du wagon, une silhouette se dessina. L'Homme en Gris. Il n'était qu'une impression de fatigue millénaire et de bureaucratie froide.

— Le train ne repartira pas tant que vous n'aurez pas accepté le prix du voyage, dit-il d'une voix de papier froissé.

Lea recula, mais Hugo fut soudain là, derrière elle. Il ne possédait aucune arme, seulement sa présence solide. Il posa sa main sur l'épaule de Lea, un point d'ancrage vital.

— Il n'y a pas de carnet de bord pour ce que nous ressentons, répliqua Hugo à l'adresse de l'ombre.

Dans un mouvement de protection instinctive, il entraîna Lea vers son propre compartiment de service, un sanctuaire étroit de cuir et de métal. Là, dans cette alcôve de pénombre, l'espace était si restreint que leurs souffles finirent par s'accorder. Lea se laissa glisser contre lui, cherchant la réalité de sa peau. Pour elle, c'était la première fois qu'un contact humain ne lui semblait pas être une exigence, mais une délivrance.

— J'ai tout gâché, Hugo, murmura-t-elle, les larmes affleurant au bord de ses cils. J'ai tué la version de moi qu'ils aimaient.

— Peut-être qu'elle méritait de mourir, répondit-il. Regardez-nous. Nous sommes dans une nuit qui ne veut pas finir, et pourtant...

Il n'acheva pas sa phrase. Son doigt vint recueillir une larme sur la joue de Lea. Ce geste, d'une intimité absolue, fit basculer l'univers. Hugo réduisit la distance. Leurs lèvres se rencontrèrent avec une hésitation qui se mua instantanément en une reconnaissance brûlante. C'était un baiser qui goûtait l'hiver et l'espoir, un baiser de fin du monde. Lea laissa échapper un petit gémissement, ses mains se perdant dans les cheveux sombres de Hugo, le tirant vers elle comme pour s'assurer qu'il ne s'évaporerait pas dans les replis de la boucle.

La chaleur de leurs corps traversait les couches de vêtements, abolissant les frontières de l'uniforme et de la robe de concert. Dans cet espace minuscule, l'odeur de la passion naissante chassa la poussière des archives de l'Homme en Gris. Ils s'aimaient

avec la fureur de ceux qui savent que chaque seconde est un vol à la mort.

Pourtant, au-delà de la cloison, le bourdonnement électrique s'intensifia. La lumière ambre vacilla. Le temps reprenait ses droits, exigeant la fin de l'anomalie. Hugo se détacha doucement de Lea, son regard restant ancré dans le sien.

— Ne le laissez pas nous effacer, Hugo, supplia-t-elle.

— La mémoire n'est pas dans le temps, Lea. Elle est dans la peau.

Le train hurla. Un sifflement strident déchira l'air tandis que le paysage recommençait à défiler à une vitesse impossible. L'Homme en Gris se fragmentait en mille morceaux de papier au bout du couloir, vaincu par l'irrégularité de leurs deux cœurs battant à l'unisson. Hugo serra l'étreinte, protégeant Lea alors que la réalité se fragmentait à nouveau.

Le blanc devint insoutenable. Puis le noir revint. Et enfin, le "ta-dam" lancinant.

Le Nightjet s'enfonçait à nouveau dans la nuit. Hugo ouvrit les yeux, seul dans le couloir, la main sur la poignée en cuivre. Une larme, dont il ignorait l'origine, coula sur sa joue. Il ajusta sa casquette. Il savait qu'au compartiment 12, une femme l'attendait. Et il savait que cette fois-ci, il ne se contenterait pas de demander son billet. Il allait embrasser la chute, car dans le secret de leurs âmes, la destination avait déjà été atteinte.

Quelque part, dans le murmure du vent sur la carrosserie, une note de violon s'éleva enfin, pure et insoumise, défiant l'éternité.

Chapitre 3

Le Premier Ta-Dam

Le métal a un goût de sang et d'éternité. C'est la première chose que Hugo ressentit au réveil : cette saveur cuivrée, logée sous la langue, comme si son âme elle-même s'était frottée aux parois d'acier de la locomotive. Ses paupières pesaient des tonnes, deux rideaux de velours fatigués refusant de s'ouvrir sur une scène qu'il connaissait déjà par cœur. Pourtant, le *ta-dam* lancinant, ce battement de cœur mécanique qui scandait l'obscurité, l'appela à la conscience.

Il ouvrit les yeux sur la lumière bleutée du compartiment de service. Il était là. Encore là. À Vienne. Le quai de la Hauptbahnhof s'étirait de l'autre côté de la vitre givrée, une langue de béton grisâtre léchée par les flocons. Hugo porta une main à son front, cherchant à stabiliser le tourbillon de ses pensées. Chaque répétition creusait un peu plus le vide en lui. Il pensa à sa fille, cette enfant dont il ne connaissait plus que la hauteur du rire et la couleur d'un chouchou rose sur une photo floue, unique vestige d'une vie que le train semblait avoir effacée. C'était pour elle, autant que pour lui, qu'il devait briser ce cycle.

Il se leva, ajusta sa veste de contrôleur avec une précision maniaque. Mais alors qu'il s'apprêtait à saisir sa pince, une sensation électrique lui traversa la nuque. Elle était là.

Hugo sortit dans le couloir du Nightjet. Les pas étouffés par la moquette rouge, il avança jusqu'à la voiture 402. Lea se tenait près de la fenêtre, silhouette diaphane serrant son étui de violon comme un bouclier. En l'apercevant, Hugo sentit une collision intérieure plus violente que n'importe quel choc ferroviaire. L'odeur de Lea l'envahit : un parfum de cèdre, de colophane et une pointe de pluie d'hiver.

« Bonsoir, » murmura-t-il.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux d'ambre s'agrandirent. « Je... je crois que je vous connais, » dit-elle d'un souffle.

« Nous avons déjà fait ce voyage, » répondit-il. « Souvent. »

Au bout du couloir, une silhouette se dessina. Ce n'était plus vraiment un homme, mais une absence de couleur, un néant chromatique qui semblait absorber la lumière des néons. Cette présence dégageait une odeur d'ozone et de papier glacé, un froid bureaucratique qui condamnait toute déviation. Lea frissonna et se rapprocha d'Hugo. Le contact de son bras fut une décharge.

Il l'entraîna dans un compartiment vide, fuyant cette faille grise qui marchait d'un pas inéluctable. Dans l'intimité du petit espace clos, la tension monta d'un cran. Lea prit la main de Hugo, celle qui caressait sa joue, et la guida doucement vers sa gorge, là où son pouls battait une mesure effrénée. À cet instant, l'uniforme ne pesait plus rien ; le contrôleur s'effaçait derrière l'homme, et le « vous » devint une prison dont il s'évada d'un murmure.

— Tu es l'harmonique que mon silence attendait, dit-il, sa voix vibrant d'une intensité nouvelle.

Lea s'appuya contre lui, et Hugo sentit ce qu'il appela intérieurement leur vibration sympathique, cet état de résonance où deux corps cessent d'être distincts pour ne former qu'une seule onde.

— J'ai saboté ma vie, Hugo. J'ai brisé mon archet parce que je ne supportais plus le mensonge de la perfection. Ma culpabilité est un poison.

— Parce que je suis aussi une ruine, Lea. Mais si nous devons nous perdre dans cette boucle, laisse-moi être celui qui te tient la main quand le monde s’effondre.

Hugo se sentit envahi par une mélancolie déchirante. Il voulait tout arrêter, tout sauver. Il la regarda, ses yeux s'attardant sur la petite cicatrice près de son sourcil, et il brisa soudain le lyrisme ambiant par une phrase d'une banalité poignante :

— J'aurais aimé t'offrir un café chaud, dans une vraie cuisine, sans que le monde ne tremble.

Cette simplicité fit couler les larmes de Lea. Ils n'avaient pas besoin de symphonies héroïques, juste d'un matin ordinaire qui ne viendrait jamais. L'absence de couleur derrière le rideau du compartiment se fit plus dense, plus oppressante, mais Hugo ne recula pas. Il la pressa contre lui, cherchant à mémoriser chaque millimètre de sa peau.

Le *ta-dam* s'accéléra, devenant un grondement sourd. Le train entra dans sa phase terminale. Hugo prit le visage de Lea entre ses mains. Il n'y avait plus de peur, seulement une résolution farouche.

— Quoi qu'il arrive, ne ferme pas les yeux, ordonna-t-il.

Il se pencha pour un dernier baiser. Cette fois, le goût n'était plus celui du métal ou du sang. Sous ses lèvres, il trouva une saveur concrète, d'une douceur insupportable : un goût de neige fondue et de thé à peine sucré, la promesse d'un matin que le train s'apprêtait à leur voler.

Le choc final survint dans une explosion de lumière blanche. Hugo ne lâcha pas la main de Lea. Ils étaient deux amants lancés à toute allure contre les murs du temps, et tandis que le monde se fragmentait, il sut que cette vibration-là, celle de leurs doigts entrelacés, était la seule chose que l'éternité ne pourrait jamais effacer.

Chapitre 4

Cinétique de l'Ombre

Le métal hurlait en silence sous la caresse des rails invisibles, une plainte sourde qui ne parvenait jamais tout à fait à percer le velours épais des compartiments du Nightjet. Hugo ne marchait plus ; il se laissait porter par le roulis de cet immense corps d'acier lancé à corps perdu dans la nuit autrichienne. Sa montre, une vieille automatique au tic-tac obstiné, marquait les secondes comme autant de petits renoncements. Il connaissait ce rythme, cette trajectoire, cette signature olfactive de l'exil ferroviaire faite de café rassis et de désinfectant froid.

Mais ce soir, l'air avait une saveur différente. Une nuance de résine de pin et de pluie battante. Le parfum de Lea.

Il devait bifurquer. S'il suivait son itinéraire de contrôle habituel, il tamponnerait des billets avec cette politesse mécanique qui lui servait d'armure, et l'impact arriverait à l'heure précise où la lune se cacherait derrière le col. S'il voulait sauver la femme aux mains de verre, il devait briser la symétrie de son existence. Il devait devenir l'anomalie.

Ses doigts, crispés sur son carnet de bord, cherchaient une chaleur qu'il ne trouvait plus dans sa propre vie depuis des années. Il pensait à sa fille, à cette distance qui n'était plus kilométrique mais émotionnelle, à cette petite main qu'il ne tenait plus que lors de week-ends réglés comme des horaires de départ. Cette douleur était son ancre, le seul poids qui l'empêchait de dériver tout à fait.

Soudain, le couloir s'étira. Les lumières bleutées vacillèrent. Au bout de la voiture 402, une silhouette se dessina. Ce n'était pas Lea. C'était l'Homme en Gris. Il se tenait

là, immobile, comme une tache d'encre sur une partition trop blanche. Il était l'incarnation de la règle, le gardien du néant, l'ennemi juré de tout ce qui palpite. Hugo sentit un frisson glacé remonter le long de sa colonne vertébrale — une sensation physique, presque tactile, comme si une main de fer venait de se poser sur son cœur pour en ralentir les battements.

Hugo se figea. Les secondes, ces battements d'horloge qui l'avaient toujours asservi, se dilatèrent jusqu'à se taire. Le vacarme des bogies devint un lointain ressac. Il n'y avait plus que l'air aspiré par Lea — un son de soie déchirée, un souffle de bête traquée qui lui transperça le cœur.

Il la trouva dans le vestibule, entre la voiture 403 et 404. Lea était appuyée contre la vitre froide, son front pressé contre le verre sombre où se reflétaient les flocons de neige, pareils à des étoiles mourantes. Elle portait un pull en cachemire trop grand, d'un gris perle qui soulignait la pâleur diaphane de sa peau et la fragilité de ses épaules. Ses mains — ces mains de prodige qui avaient autrefois fait chanter le bois — étaient serrées l'une contre l'autre pour étouffer un tremblement.

Hugo s'arrêta. Le temps, ce tyran, sembla soudain s'incliner devant la beauté de cet instant.

— Vous ne devriez pas rester ici, murmura-t-il, s'approchant avec la douceur d'un homme craignant de briser une porcelaine précieuse.

Elle tourna la tête. Ses yeux étaient deux abîmes de mélancolie, des lacs sombres où flottaient les débris de sa carrière brisée.

— Le temps boucle, Hugo. Je le sens dans mes doigts. C'est comme une corde qui s'effiloche. À chaque fois, l'air devient plus froid. À chaque fois, nous perdons un peu de nous-mêmes.

Il fit un pas. Il était si proche qu'il sentait la chaleur de son corps, contraste violent

avec le givre des vitres. L'odeur de son parfum l'enveloppa : un mélange de jasmin fané et de vieux livres, une fragrance qui murmurait un passé qu'elle ne parvenait pas à quitter.

— Je vais nous sortir de là, Lea.

Il posa une main sur son épaule. À travers le cachemire, il sentit la saillie de l'os, la vulnérabilité de la chair. Elle s'inclina vers lui, cherchant un appui dans ce monde qui s'effondrait.

— L'accident... ce n'est pas ce qui se passe à l'extérieur. C'est ce qui se passe ici. Entre nous. Si nous ne brisons pas le cycle, nous finirons par devenir comme lui. Sans souvenirs. Juste des fantômes.

Une brûlure monta de la poitrine de Hugo, une dilatation sauvage qui rendit soudain son uniforme trop étroit pour l'homme qu'il devenait. Il n'était plus le contrôleur méticuleux, l'homme des protocoles.

— Je me souviens de vous, Lea. Je me souviens de la deuxième boucle, sous la pluie des quais de Vienne. Je me souviens de la cicatrice sur votre index gauche. On ne s'aime pas seulement parce qu'on se ressemble, on s'aime parce qu'on est les seuls à se souvenir du monde d'avant.

Une larme solitaire traça un chemin brillant sur sa joue. Elle posa ses paumes sur son torse. Hugo l'enveloppa, les doigts s'ancrant dans le cachemire comme pour s'agripper à la seule terre ferme de son existence. Sa joue trouva le creux brûlant de son cou, là où l'odeur du jasmin luttait contre le froid de l'hiver. Il ne l'embrassait pas encore ; il la respirait, il buvait sa texture, il devenait le sillage de son parfum.

Dehors, le paysage défilait, négatif photographique de la vie. Le train pencha dans un virage serré. Leurs corps se soudèrent, cherchant un équilibre dans le déséquilibre.

Mais dans l'ombre du couloir, l'Homme en Gris s'approchait. On n'entendait pas ses pas, mais le froid qui l'accompagnait était un avertissement silencieux. La température chuta brusquement. Leur souffle formait des nuages de buée dans l'air confiné du vestibule.

— Il arrive, souffla Hugo.

— Ne le regarde pas, Hugo. Regarde-moi. L'ombre ne gagne que si on lui accorde de l'importance. Si nous changeons la mélodie, nous changeons la destination.

— Comment ?

Lea esquissa un sourire triste, une ombre de grâce sur son visage tourmenté. Elle glissa une main derrière sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux courts.

— On ne change pas l'embrasement final en l'évitant. On le change en choisissant avec qui on le traverse.

Elle se haussa sur la pointe des pieds. Leurs lèvres s'effleurèrent — un baiser au goût de sel et de fer, une déclaration de guerre contre l'entropie. L'Homme en Gris était là, masse de vide dévorant la lumière des plafonniers. Le protocole hurlait à Hugo de reprendre son service, de demander les billets, de redevenir un rouage. Mais il resta ancré dans le regard de Lea, refusant de céder au néant.

Le rythme des rails s'accéléra. Le train entra dans une phase de cinétique folle. Hugo sentait l'impact approcher dans la vibration brutale du plancher, dans le sifflement du vent contre les parois. Il n'avait pas envie de fuir. Il resserra son étreinte, protégeant Lea de son propre corps. Il ferma les yeux et se concentra sur les micro-sensations : le frottement d'une mèche de cheveux égarée contre sa joue, la moiteur de leurs paumes unies, le battement de leurs cœurs qui, enfin, battaient à l'unisson.

— Je t'aime, murmura-t-il.

L'aveu flotta dans l'air, petite lumière fragile. L'Homme en Gris s'arrêta. Une présence

glaciale se pencha sur eux. Le temps se figea. Le bruit s'évanouit. Hugo comprit enfin : l'accident n'était pas une punition, c'était la seule porte de sortie. Pour briser la boucle, il fallait embrasser le paroxysme.

Il ouvrit les yeux. L'Homme en Gris n'avait plus de visage, juste un miroir terne reflétant un Hugo vieilli et fatigué. Mais à côté de son reflet, il y avait Lea. Elle rayonnait d'une beauté presque insoutenable, une force de chaos créateur prête à tout balayer.

— On y va ? demanda-t-elle doucement.

Hugo hocha la tête. Il lâcha son carnet de bord, qui tomba sur le sol moqueté dans un bruit sourd. Il n'avait plus besoin de règles. Il prit sa main, entremêlant leurs doigts avec une fermeté nouvelle. Leurs regards étaient clairs. Ensemble, ils se tournèrent vers la tête du train, vers l'ombre qui n'était plus un obstacle, mais une invitation.

Le train rugit. La cinétique de l'ombre était à son comble. Le Nightjet s'enfonça dans la nuit, emportant deux êtres qui avaient décidé de ne plus revenir. Hugo sentit une chaleur immense se propager dans ses veines, la chaleur de la vie, brute et indomptable. Le choc arriva — non pas un fracas de métal, mais une explosion de blancheur éblouissante.

Il ne lâcha pas sa main. Dans l'éclat final, il sentit le léger frottement d'un ongle contre sa paume, une petite piqûre de réalité, tandis qu'une mèche de cheveux de Lea venait lui piquer la joue une dernière fois avant que le monde ne s'efface tout à fait dans une note parfaite.

Chapitre 5

La Sonate du Compartiment 12

Le battement de cœur du Nightjet, ce « ta-dam » métronomique et lancinant qui berce les solitudes européennes, s'accordait ce soir-là à une fréquence nouvelle. À 160 km/h, ce léviathan d'acier n'était plus seulement un convoi fendant la nuit autrichienne ; il devenait un sanctuaire de velours sombre, une parenthèse de temps suspendu où les lois de la physique s'étiolaient.

Hugo glissa la porte du compartiment 12 avec une lenteur de sacristain. Dans le couloir, l'air était froid, chargé d'une odeur de métal brossé, mais à l'intérieur de cette cellule errante, l'atmosphère changeait brusquement. C'était un microcosme saturé d'une chaleur humaine presque palpable, un parfum de bois ancien, de colophane et d'une pointe d'amande amère — l'essence même de Lea.

Elle était là, assise contre la fenêtre, son profil découpé par les reflets fantomatiques de la neige. Sa silhouette nerveuse pliait sous le poids d'une pensée invisible. Hugo, le gardien des horaires, sentit son uniforme — ce carcan de serge et de certitudes — se craqueler. Sous le galon, l'homme s'éveillait, nu et tremblant, réalisant que vingt ans de service n'étaient qu'une longue apnée en attendant ce premier souffle. En franchissant ce seuil, il abdiquait devant l'irrationnel.

— Vous ne devriez pas être ici, murmura-t-elle sans détourner les yeux du noir abyssal. Votre règlement... tout cela va se dérégler.

Sa voix était un frisson, une corde de violon effleurée par un archet de soie. Hugo s'assit en face d'elle avec une dévotion de pèlerin.

— Le règlement n'a plus de prise sur une horloge qui bégaie, Lea.

Il prononça son nom pour la première fois, et le mot vibra dans l'air comme une note tenue. Il observa ses mains de prodige, agitées d'un tremblement qu'elle tentait de camoufler. Hugo ressentit une brûlure au creux des paumes : l'envie d'offrir la stabilité de sa propre lassitude à ce chaos.

— Vous le sentez aussi ? reprit-elle. Cette impression que chaque seconde a déjà été mâchée par une autre version de nous-mêmes ?

Hugo ferma les yeux. Il vit le défilé des boucles précédentes : les regards dans le couloir, le sanglot surpris à travers une cloison. À chaque répétition, une couche de sédiment émotionnel rendait leur lien plus inévitable.

— C'est une musique de chambre dont on aurait perdu la partition, mais dont on se souviendrait de chaque dissonance. Je sais que vous avez une cicatrice invisible au bout de l'index, à force de chercher la perfection sur une corde trop tendue.

Lea tressaillit. Ses yeux d'orage s'ancrèrent dans les siens. Dans ce fuseau nocturne, le « comment » s'effaçait devant le « pourquoi ». Elle attira à elle un étui en cuir noir et le déverrouilla avec une précaution religieuse. À l'intérieur reposait son violon muet. Ce n'était plus l'instrument d'une soliste internationale, mais une carcasse de bois sombre dont les cordes avaient été sectionnées.

— J'ai refusé de jouer la comédie qu'on attendait de moi, dit-elle, sa voix se brisant. J'ai choisi le silence plutôt que le mensonge. Do, Sol, Ré, La... Quatre cris. Et j'ai coupé les liens.

Hugo comprit que ce sacrifice était son intégrité même. Lui, l'homme des protocoles, faisait face à la plus pure des rebellions.

— Vous avez sacrifié votre gloire pour votre âme, murmura-t-il. Moi, j'ai passé vingt ans à vérifier que les gens étaient à leur place, sans savoir où était la mienne. Ma fille me regarde comme un étranger parce que je n'ai plus que des horaires à lui raconter.

Lea réduisit la distance et posa sa main sur son genou. À travers le tissu épais, il sentit une décharge électrique.

— L'Homme en Gris nous observe, continua-t-elle. Il veut que nous acceptions la fin. Mais comment accepter la fin quand on commence à peine à respirer ?

Hugo vit alors passer dans le reflet de la vitre la silhouette grise dans le couloir. Elle n'était plus une menace extérieure, mais l'incarnation de sa propre peur de perdre Lea, le spectre de l'ordre revenant réclamer ses sujets. Refusant de laisser ce souffle polaire briser leur bulle, il posa sa main sur la nuque de Lea. Le contraste entre le froid tranchant de la vitre givrée et la chaleur incandescente de sa peau fut le déclencheur d'un désir métaphysique.

Il plongea ses doigts dans ses cheveux, à la racine, là où l'odeur d'amande se faisait plus tenace. Ce n'était pas l'effleurement poli des amants de passage, mais une collision de naufragés. Leurs lèvres ne se cherchaient pas, elles se revendiquaient, puisant l'une dans l'autre l'oxygène nécessaire pour traverser la nuit. Ce baiser était un serment, un goût de larmes et de détermination brutale.

L'étoffe sombre de l'uniforme céda sous les doigts de Lea. Chaque bouton qui glissait hors de sa boutonnière sonnait comme un verrou que l'on fait sauter. Pour Hugo, ce dénuement était un vertige. Il sentit l'air chargé d'ozone lécher sa peau là où le carcan de serge s'écartait. Lea le parcourait avec la ferveur d'une archéologue découvrant une cité enfouie.

— Je ne veux pas que ce voyage s'arrête, avoua-t-il dans un souffle.

— Ce n'est pas une illusion, Hugo. C'est la seule vérité que nous ayons possédée.

Le train vira brusquement, les projetant l'un contre l'autre dans une fusion de chaleur et de textile. Hugo s'égara dans la géographie de cette femme qui avait décidé de tout brûler. Le « ta-dam » des rails n'était plus un bruit de machine, mais le battement d'un cœur unique les isolant du reste de l'univers. Ils s'aimaient dans les décombres d'une catastrophe temporelle, deux spectres s'accrochant à la chair pour ne pas être balayés par l'entropie.

Alors que le Nightjet s'enfonçait dans les plaines, Hugo ne regardait plus sa montre. Il regardait l'éternité dans les yeux d'une violoniste qui ne jouerait plus jamais la partition des autres. Ils étaient la dissonance magnifique que l'ordre ne parvenait pas à résoudre. Le chapitre de la nuit se fermait sur leur étreinte, mais la sonate, elle, ne faisait que commencer.

Chapitre 6

L'Aiguillage des Souvenirs

Le temps n'est plus une ligne droite, il est devenu une spirale de fer et de givre. Une nouvelle fois, le sifflement de l'air comprimé déchire le silence de la nuit autrichienne, et Hugo sent cette décharge familière parcourir ses vertèbres, un frisson électrique qui annonce le recommencement. Pourtant, cette fois, l'air dans les poumons de Hugo n'a pas le goût de la panique. Il a la saveur douce-amère d'un chocolat noir que l'on laisse fondre trop longtemps sous la langue.

Le wagon-lit du Nightjet Vienne-Paris gémit sous la poussée de la locomotive, une plainte de métal qui ressemble au soupir d'un géant fatigué. Hugo ajuste sa veste de contrôleur, lissant le tissu bleu sombre avec une minutie presque religieuse. Ses doigts, calleux et marqués par des années de protocoles rigides, ne tremblent plus sous l'effet du froid, bien que la température extérieure frôle les moins dix degrés ; c'est l'anticipation qui les anime. Dans cette sixième itération de leur voyage sans fin, l'urgence de la fuite a laissé place à une soif d'absolu.

Il sait où elle se trouve. Il le perçoit dans la vibration du plancher, un écho organique au sifflement du vent contre les parois de verre.

Hugo traverse le couloir étroit, ses pas étouffés par la moquette épaisse dont l'odeur de poussière séculaire et de détergent industriel lui est désormais plus familière que le parfum de sa propre maison. Il dépasse les compartiments fermés, ces alcôves de sommeil où des vies anonymes s'empilent comme des dossiers classés. Dehors, l'Europe hivernale n'est qu'une succession d'ombres décharnées, des forêts de sapins qui défilent comme des fantômes figés dans une attente éternelle.

Il la trouve dans le compartiment 12, leur abri. Léa est assise près de la vitre. Sa peau garde l'éclat mat des statues qu'on n'ose plus toucher, une pâleur lunaire qui semble absorber la faible lumière de la veilleuse. Son violon, cet instrument de bois ambré qui contient toute l'agonie du monde, repose sur ses genoux. Leurs regards se croisent. Il n'y a plus de surprise, seulement cette reconnaissance foudroyante, une sédimentation de l'âme qui fait d'eux les seuls véritables habitants de cet univers de métal.

— Tu es revenu, murmure-t-elle.

Sa voix est un froissement de soie. Elle ne demande pas comment ou pourquoi. Elle sait. Ils portent tous deux les stigmates invisibles des boucles précédentes, cette fatigue qui les rend plus vieux que leurs âges respectifs. Hugo s'assoit en face d'elle. L'espace est si restreint que leurs genoux se frôlent. À travers le tissu de son pantalon de service, il perçoit la chaleur de sa jambe, une braise qui couve sous la cendre.

Il remarque alors que Léa lutte avec la mentonnière de son instrument. Ses mains de musicienne, d'ordinaire si précises, butent sur une vis de réglage grippée par le froid. Hugo tend la main. Sans un mot, il saisit le petit tournevis de précision qu'il porte toujours dans sa trousse de contrôleur. Ses doigts rugueux, habitués au métal des portes et aux mécanismes des voitures, frôlent le bois verni avec une infinie précaution. Ce geste technique, ce mélange de force brute et de précision millimétrée au milieu de leur dérive métaphysique, crée une intimité soudaine, presque insoutenable.

— Là, souffle-t-il après avoir ajusté la pièce. Elle ne bougera plus.

Léa ne reprend pas son violon. Elle laisse ses doigts s'entrelacer aux siens. Le contact est un choc thermique, une fusion entre le froid de l'acier et la fièvre de la création.

— Dans cette boucle, Hugo, je me rappelle tout. Le goût de tes larmes lors de notre

dernière fin du monde, et l'odeur de la fumée quand le train déraile. Mais surtout, je me rappelle le silence avant le choc. C'est le seul moment où je me sens libre.

— Le silence n'est pas une fin, Léa. C'est une respiration entre deux notes.

Il se rapproche. Il peut voir les battements de son cœur dans le creux de son cou, un mouvement rapide, affolé, comme celui d'un oiseau pris au piège. L'intimité qui les lie à cet instant est plus dense que toutes les années qu'il a passées avec son ex-femme, plus profonde que le vide laissé par sa fille dont le visage commence à s'estomper dans les replis du temps.

Hugo lui parle de ses étés d'enfance, de l'odeur de l'herbe coupée qui lui manque tant, du goût des cerises volées. Il lui confie la douleur sourde de la garde partagée, ces dimanches soirs où le silence de son appartement lui hurlait aux oreilles que sa vie était un train sans destination. Sa solitude est une mer d'huile, et Léa est le premier phare qu'il aperçoit à l'horizon.

Léa écoute, sa tête reposant contre le dossier en velours bordeaux. À son tour, elle lui raconte la musique qu'elle entend dans le craquement de la glace et dans le cri du métal contre le métal.

— On nous dit que nous sommes des naufragés, dit-elle en posant sa main sur la joue de Hugo. Mais peut-être que nous sommes les seuls à être vraiment éveillés dans ce train de somnambules.

Le pouce de Léa caresse sa mâchoire, une caresse si légère qu'elle semble imaginaire. Hugo sent un désir immense monter en lui, une volonté de s'enrouler autour de son âme pour la protéger du froid qui rampe à l'extérieur. À cet instant, le train tangué violemment lors du passage d'un aiguillage. Le craquement du givre sur la vitre ponctue leur basculement. Hugo rattrape Léa par la taille, la maintenant fermement contre sa poitrine. Le choc est électrique. Il sent la finesse de sa cage thoracique sous

son pull en cachemire noir.

Le temps semble se suspendre. Le rythme des rails ralentit dans leur perception, devenant une pulsation organique, le rythme même de leur étreinte. Hugo enfouit son visage dans les cheveux de Léa, respirant leur parfum d'hiver et de bois précieux. Elle tremble, mais ce n'est plus de peur. C'est cette vibration sacrée des amants que le destin tente désespérément de séparer.

— On ne pourra pas fuir éternellement, Hugo. L'Homme en Gris... je sens son souffle froid sur ma nuque à chaque station.

— Qu'il vienne, répond Hugo d'une voix féroce. Pour l'instant, nous sommes ici. Dans ce compartiment qui n'existe sur aucune carte. Dans cette seconde qui dure une éternité. Je suis le gardien de tes peurs, Léa. Même si le train doit s'écraser mille fois, je serai là pour te rattraper.

Il approche ses lèvres des siennes. Le baiser a le goût du sel et du renoncement, mais aussi la douceur d'une promesse tenue au-delà de la mort. C'est un baiser qui efface la douleur des boucles précédentes. Les mains de Hugo se perdent dans la chevelure sombre de Léa, tandis qu'elle s'accroche aux revers de son uniforme comme si elle craignait d'être emportée par le courant invisible du temps. Leurs souffles mêlés créent une buée sur la vitre glacée, un voile qui les isole du monde.

Dehors, le Nightjet continue sa course folle. Mais dans le compartiment 12, la réalité s'est cristallisée. Hugo sent chaque millimètre de la présence de Léa. Il se rend compte que sa vie entière n'était qu'une attente pour cette rencontre impossible. Ses protocoles et ses horaires n'étaient que du sable. La seule structure qui vaille la peine de rester debout, c'est celle que forment leurs deux corps enlacés.

— Ne cherche pas à nous sauver de l'accident, Hugo. Cherche seulement à nous sauver de l'oubli. Que notre dernier souvenir soit le contact de nos mains.

Hugo ne répond pas. Il pose simplement sa main sur le cœur de Léa, sentant la vie qui y bat furieusement. Il comprend que la boucle n'est pas une prison, mais un sanctuaire. Un lieu où il est autorisé à être vulnérable. Hugo ferme les rideaux de velours, scellant leur alcôve. Dans la pénombre, ils ne sont plus que des voix et des souffles. Ils sont la sédimentation de la mémoire, les seuls points fixes dans une Europe sans lumières.

Le ronronnement du moteur devient une berceuse. Hugo attire Léa contre lui sur la couchette étroite. Ils s'allongent, s'emboîtant comme deux pièces d'un puzzle brisé. La chaleur de leurs corps crée une bulle de vie. Hugo sent le sommeil le gagner, un sommeil paisible, car il sait que lorsqu'il rouvrira les yeux, l'odeur de Léa sera encore là, imprégnée dans les fibres de son être, plus solide que le fer.

Dans cette étreinte, ils sont déjà en train de briser la boucle par l'acceptation. Ils ne fuient plus. Ils habitent leur propre fin, transformant l'accident à venir en une apothéose de tendresse. Le train peut hurler, le monde peut se dissoudre, ils ont enfin trouvé leur gare de destination : le cœur de l'autre.

Le silence n'est jamais muet à bord d'un train de nuit ; il est un tissu complexe de soupirs métalliques. Hugo sent le poids de Léa, une présence fragile et dévastatrice. Sous sa paume, il perçoit le relief de ses omoplates, pareilles à des ailes repliées.

— Tu entends ? chuchote-t-elle. Le temps. On dirait qu'il s'est arrêté de couler pour nous écouter.

Hugo resserra son étreinte. Léa, avec son passé en lambeaux, venait de réduire son armure en poussière. Il porta sa main à son visage, dessinant dans l'obscurité une cartographie de la tendresse.

— Tes mains ont l'habitude de tenir le monde en ordre, murmura-t-elle. Mais ici, il

n'y a que nous.

— Je n'ai jamais rien tenu de vraiment précieux avant toi.

Léa se redressa légèrement, ses yeux cherchant les siens.

— Ma culpabilité est un bagage plus lourd que cette valise de violon, Hugo. J'ai préféré le silence au mensonge.

— Ton silence est la plus belle des musiques, Léa. Parce qu'il est vrai.

Leur baiser suivant est chargé de toute la tristesse des départs. Le train vira brusquement, un changement d'aiguillage qui les fit tanguer. Le cri des roues sur le métal rappela que l'ombre du destin rôdait toujours, mais dans cette cabine, le temps n'avait plus de prise.

— Si ce train doit s'écraser contre le mur de la réalité, je veux que ce soit dans tes bras.

Hugo enfouit son visage dans le creux de son cou. Le rythme des rails n'était plus une menace, mais une promesse. Il commença à caresser ses cheveux, de longs fils de soie sombre s'étalant sur l'oreiller comme une tache d'encre sur une partition vierge. Chaque geste était une tentative de graver ce moment dans l'éternité, pour qu'il en reste une cicatrice de lumière sur son âme.

— On habite cet instant, Léa. On en fait notre demeure.

Ils s'endormirent ainsi, emboîtés, deux fragments d'humanité protégés par une coque de métal lancée dans l'hiver. Chaque respiration de Léa était une ponctuation dans le grand texte de leur nuit. Hugo se fit la promesse silencieuse que, peu importe la violence de la collision à venir, il serait le bouclier. Il serait celui qui se souviendrait

de tout.

Ils étaient devenus les seuls points fixes dans un univers en dérive. Tandis que le train hurlait dans la nuit, Hugo sut que le prochain aiguillage ne les mènerait pas vers l'oubli, mais vers une vérité que seuls ceux qui ont tout perdu peuvent embrasser. Il sentit la main de Léa se refermer fermement sur la sienne, un ultime ancrage avant la tempête.

Le Nightjet, navire amiral voguant sur les eaux sombres du temps, transportait deux âmes qui avaient enfin décidé de ne plus se fuir, mais de s'affronter dans la plus belle des collisions. Hugo ferma les yeux, sentant contre son flanc la courbe rigide du violon et la chaleur souple de la musicienne. Sur sa veste de contrôleur, l'archet de Léa reposait désormais en travers de son cœur, mêlant enfin, dans un silence souverain, le bois de la musique et le drap de l'uniforme.

Chapitre 7

La Mécanique du Regret

Le compartiment numéro 4 était une alcôve de pénombre, à peine léchée par l'éclat bleuté des veilleuses du couloir. L'air y possédait une densité particulière, un mélange d'ozone, de vieux velours et ce parfum singulier qui émanait de Lea : une note de colophane, sèche comme le regret, sur un fond de lavande et de froid polaire.

Hugo était assis en face d'elle. Son uniforme, d'ordinaire si impeccable qu'il lui servait d'armure, lui semblait soudain trop étroit. Il sentait chaque vibration du Nightjet remonter le long de sa colonne vertébrale, chaque soubresaut des roues sur les rails gelés.

— Les règles sont fidèles, Lea, commença-t-il, sa voix n'étant qu'un murmure dans le vacarme feutré de la machine. Elles ne divorcent pas, elles. Un horaire, ça ne vous laisse pas un dimanche soir dans un appartement vide avec l'odeur du silence.

Il marqua une pause, ses doigts jouant nerveusement avec le rebord de son képi. Son regard s'égara dans le reflet de la vitre où le visage de Lea se superposait aux forêts sombres de la campagne autrichienne.

— Le vendredi, à seize heures trente, je vois ma fille, Sarah, descendre du train de sa mère. Elle a ce petit sac à dos en forme de renard. Elle court vers moi, et pendant quelques secondes, le monde s'arrête de grincer. Je sens son odeur de bonbon à la fraise et je me dis que je suis vivant. Mais ce n'est qu'un sursis. Le dimanche soir, je dois la rendre. Je rentre chez moi, je regarde les jouets rangés par ordre de taille et je me demande à quel moment j'ai cessé d'être un homme pour n'être qu'un agent de circulation de ma propre douleur.

Lea l'écoutait, immobile. Elle sentait la détresse de Hugo comme une dissonance majeure. Elle aurait voulu tendre le bras, mais elle restait pétrifiée par sa propre histoire.

— Je connais ce paysage-là, Hugo, murmura-t-elle enfin. On m'appelait la « petite fiancée de Mozart ». Mais la musique est une amante cruelle. Lors du gala de la Philharmonie de Vienne, on m'a demandé de jouer pour un mécène, un homme dont la main glissait sur les hanches des jeunes solistes comme s'il achetait leur âme. Quand j'ai vu son sourire satisfait au premier rang, ce sourire de prédateur, j'ai posé mon archet. Je n'ai pas joué une seule note. Le silence qui a suivi était plus assourdissant que n'importe quelle ovation. J'ai saboté ma carrière pour rester intègre. Depuis, je fuis. J'ai l'impression d'être une note suspendue qui attend une résolution qui ne viendra jamais.

Le train vira brusquement, et leurs genoux s'effleurèrent. Ce fut une décharge électrique. La chaleur du corps de Lea traversa le tissu du pantalon de Hugo, une chaleur humaine, vibrante, qui contrastait avec le givre cristallisant sur la fenêtre.

Leurs mains se trouvèrent dans la pénombre. Celle d'Hugo était marquée par le métal et le froid, une paume de travailleur qui, soudain, se faisait nid pour les doigts nerveux de la musicienne. Elle y sentit une stabilité qu'aucune partition n'avait jamais pu lui offrir.

— Nous sommes deux fantômes dans un vaisseau de fer, Lea, dit-il avec une tendresse neuve. Vous fuyez votre gloire, et je fuis mon absence de futur. Mais ici, entre deux frontières, personne ne peut nous atteindre.

Il ne prononça pas le nom de l'Homme en Gris, mais son ombre semblait planer dans le couloir, une silhouette de feutre cherchant à rétablir la froide logique des choses. Lea se rapprocha imperceptiblement. Elle sentait l'odeur de Hugo : un mélange de

savon à barbe, de café noir et de métal froid. Elle appuya sa tête contre son épaule. Le velours bleu de l'uniforme était un peu rêche contre sa joue, mais en dessous, elle entendait le battement régulier d'un cœur d'homme qui avait trop longtemps vécu en apnée.

— Pourquoi ai-je l'impression que nous avons déjà vécu ce moment mille fois ?
chuchota-t-elle.

Hugo retourna sa main pour entrelacer ses doigts aux siens. Leurs paumes se joignirent, moites et brûlantes.

— La répétition est la règle de ce train, finit-il par dire. Mais à chaque boucle, j'apprends à aimer votre tristesse un peu plus que la mienne.

Lea releva la tête, ses yeux brillant d'une lueur fiévreuse. Elle approcha ses lèvres des siennes, si près qu'il pouvait sentir leur tremblement.

— Parfois, Hugo, le seul moyen de se retrouver est de sortir des rails. Le déraillement n'est pas une fin, c'est une naissance.

Elle posa sa main sur son torse, là où le pouls battait la chamade sous la peau fine. Hugo sentit les derniers verrous de sa propre armure céder. Il ne voyait plus en elle la passagère, mais la part manquante de son être. Il commença à défaire les boutons de son gilet avec des gestes lents.

— Promettez-moi, murmura Lea, ses lèvres effleurant presque les siennes, que même si nous oublions tout demain matin, vous garderez cette étincelle. Ce refus de la règle.

— Je vous le promets, Lea. Mon sang se souviendra du vôtre.

À cet instant, le Nightjet s'enfonça dans un tunnel. Dans le noir total, le contact fut

une révélation charnelle, dépouillée de métaphysique. Hugo savoura la texture de soie de sa chevelure et la fragilité nerveuse de ses épaules. Il l'attira contre lui, et quand leurs lèvres se rencontrèrent enfin, ce fut un baiser qui goûtait au désespoir et à la renaissance. Il y avait la maladresse d'un bouton que l'on défait, le tremblement réel d'une lèvre, la chaleur de la peau qui devient le seul oxygène.

Le "ta-dam" des rails se fit plus sourd. Ils étaient là, deux âmes écorchées cherchant la suture dans le chaos d'un voyage sans fin. Hugo savait que l'Homme en Gris approchait, il entendait le frottement des semelles sur le linoléum du couloir. Mais pour l'instant, il n'y avait que la pression des doigts de Lea sur son bras et ce sentiment que, pour la première fois, l'accident était la seule chose qui les rendait vivants.

Le train hurla une dernière fois dans la nuit autrichienne. Dans le compartiment 4, ils restèrent enlacés, attendant la résolution de la note, prêts à affronter la collision pourvu qu'elle soit vécue à l'unisson.

Chapitre 8

Vibrato de Métal

Le Nightjet s'enfonçait dans la nuit autrichienne comme une aiguille d'argent dans un velours trop sombre. À l'intérieur de cette bulle de métal, le temps n'avait plus la consistance des horloges de gare ; il s'étirait, semblable à une note de violon que l'on refuse de laisser s'éteindre.

Hugo sentait chaque vibration de la machine dans ses propres vertèbres. Ce soir, le rythme régulier des rails s'était mué en une percussion syncopée, un battement de cœur fiévreux qui s'accordait à la respiration de la femme assise en face de lui.

Lea.

Il l'observait, protégé par l'ombre de la cabine. La lumière du couloir dessinait sur son visage une géographie de doutes. Ses mains, qui avaient autrefois dompté l'ivoire et le bois précieux, s'agitaient sur ses genoux en archers invisibles parcourant des cordes de silence. Hugo pouvait presque entendre la musique qui s'échappait d'elle, un vibrato si intense qu'il faisait trembler le verre d'eau sur la tablette.

— Vous l'entendez ? murmura-t-elle sans lever les yeux.

Sa voix était un frôlement de dentelle. Hugo sentit un frisson parcourir sa nuque.

— Le train ? demanda-t-il, la gorge nouée.

— Non. Le silence qui hurle.

Elle leva enfin le regard. Ses yeux étaient deux abîmes où se reflétaient les lumières

fuyantes de l'extérieur. Dans cet instant, Hugo oublia son uniforme et son deuil d'une vie normale. Il ne restait que cette femme, cette violoniste brisée qui portait en elle un incendie. L'air se satura de son odeur : un mélange de colophane — cette résine de violon si particulière —, de pluie sur le bitume et d'une pointe d'amande amère. Cette signature olfactive s'imprimait dans sa mémoire, effaçant les années de solitude.

Soudain, le wagon s'inclina dans une courbe trop serrée. Le placage de bois de la cabine sembla gémir, les veines du matériau se gondolant comme des lignes de portée déformées. Le train réagissait à l'intériorité de Lea, à son chaos créateur.

Un froid polaire s'infiltra sous la porte, une brume grise qui sentait le papier sec et l'ozone. Hugo n'eut pas besoin de regarder pour savoir. L'Homme en Gris était là, silhouette de cendre glissant dans le couloir, représentant l'ordre, celui qui voulait que le cycle se brise dans la violence d'un point final.

Hugo se leva, ses articulations craquant dans le silence. Il chercha la main de Lea. Le contact fut un choc électrique. Sa peau était brûlante, presque incandescente, tandis que l'air commençait à givrer les vitres.

— Je ne le laisserai pas vous emmener, affirma-t-il.

Ses mains de contrôleur, calleuses et marquées par les années de service, enveloppèrent les doigts fins de Lea. Ce contraste entre la rudesse de sa peau et la fragilité de la sienne créait une tension érotique, un ancrage charnel au milieu du métal qui fondait.

— Hugo... prononça-t-elle dans un souffle court.

Le son de son nom dans sa bouche devint une mélodie. Il ne se sentait plus comme un matricule, mais comme l'homme qu'il redevenait. La porte coulissante de la cabine vibra sous les coups lents de l'intrus.

— Votre service est terminé, dit l'Homme en Gris de l'autre côté. Rendez-moi cette passagère.

Hugo fit un pas en avant, protégeant Lea de son propre corps. Sa veste d'uniforme, symbole de sa vie passée, lui semblait soudain trop étroite.

— Ce trajet n'appartient à personne, répliqua-t-il. Et tant que je suis à bord, c'est moi qui décide qui reste.

Le sol se déroba, devenant mou comme de la laine sous l'effet de la distorsion. Ils tombèrent ensemble sur la banquette. Dans cette chute, Hugo sentit le ventre de Lea se nouer contre le sien, sa respiration s'accélérer contre son cou. Il plongea ses mains dans sa chevelure, inhalant l'odeur de la résine et de la peur qui se muait en désir. Un bouton de son uniforme le gênait, un détail trivial qui le ramenait brutalement à la réalité de leurs corps.

— Ne me lâchez pas, supplia-t-elle, ses lèvres à quelques millimètres des siennes.
— Jamais.

L'Homme en Gris tenta de forcer le passage, mais Hugo comprit que cette entité n'avait de pouvoir que sur ceux qui acceptaient de rester seuls. En s'aimant dans ce train, ils commettaient un acte de sabotage contre la bureaucratie du néant.

Le vibrato du métal atteignit une fréquence cristalline. Les lumières explosèrent, plongeant la cabine dans une obscurité habitée. Hugo ne voyait plus l'ennemi ; il ne sentait que la chaleur de Lea, le grain de sa peau sous ses pouces, et ce battement de cœur désordonné qui était désormais leur unique boussole.

— Le train se brise, murmura-t-elle dans un sanglot.
— Laisse-le se briser. Nous construirons autre chose.

Hugo prit le visage de Lea entre ses mains. Il n'y avait plus de partitions, plus de gares, plus de passé. Il n'y avait que cette femme dont le parfum de colophane était devenu son oxygène. Il l'embrassa, un baiser qui n'avait rien de théâtral, mais tout de l'urgence, un goût de sel et de vie retrouvée.

L'Homme en Gris se dissipa comme une fumée grise vaincue par la chaleur de leur étreinte. Le train ne roula plus seulement sur des rails ; il sembla s'élever, porté par la puissance de leur union. Le vacarme mécanique se mua en une symphonie douce, une fugue improvisée où la solidité de Hugo servait de basse aux envolées lyriques de Lea.

Ils restèrent ainsi, naufragés volontaires dans une bulle de velours, alors que le Nightjet filait vers un matin qui ne ressemblerait à aucun autre. Hugo ne voulait plus arriver à destination. Pour la première fois de sa vie, le voyage était la seule demeure possible. Dans le silence vibrant de la cabine, ils n'étaient plus des notes égarées, mais un accord parfait, une victoire de la chair sur le métal, de l'amour sur le temps.

Chapitre 9

L'Hiver des Rails

Le Nightjet s'enfonçait dans la nuit comme une aiguille d'argent dans un tissu de velours sombre. À l'intérieur, l'air possédait cette texture particulière, un mélange de poussière ancienne, de café réchauffé et du parfum boisé des compartiments qui avaient vu passer tant de rêves et de renoncements. Pour Hugo, ce train n'était plus une simple machine de transport ; c'était le prolongement de son propre corps, une armure de métal protégeant un cœur qu'il s'efforçait de maintenir immobile au rythme métronomique de ses pas dans le couloir.

Ce soir-là, pourtant, le métronome s'était déréglé.

Hugo lissa machinalement le drap bleu marine de sa veste. Sous ses doigts, la fibre était rêche, une armure de laine qui l'étouffait autant qu'elle le maintenait debout. Il cherchait dans cette rugosité un point d'ancrage, tandis que dehors, le monde se dissolvait dans un blanc aveugle. À travers la vitre, l'Europe n'était plus qu'une abstraction. La neige, épaisse et lourde, effaçait les contours du monde. Les gares défilaient, spectres de béton et de néons blafards, mais leurs noms semblaient s'évaporer. Sankt Pölten ? Linz ? Salzbourg ? Les lettres dansaient, se recomposaient en des mots sans âge, tandis que le « ta-dam » des rails devenait un battement de cœur, sourd et lancinant.

Il poussa la porte coulissante du wagon-restaurant et son souffle se coupa.

Lea était assise près de la fenêtre, son étui à violon posé contre sa jambe comme un enfant assoupi. Sa silhouette se découpait contre l'obscurité, une ligne frêle d'une intensité insoutenable. Ses mains, ces mains de prodige capables de faire pleurer le

bois et le crin, tremblaient légèrement sur ses genoux. Hugo s'approcha, le bruit de ses semelles étouffé par la moquette épaisse. Il aurait dû invoquer le règlement, vérifier un billet, remplir sa fonction. Mais devant elle, le protocole pesait le poids d'une plume inutile. Il fut frappé par l'odeur qui émanait d'elle : une poussière de colophane qui semblait briller sous la lampe, une note de bergamote et cette fragrance d'ambre plus profonde, presque charnelle, qui racontait des salles de concert désertes et des nuits d'insomnie.

— Vous ne dormez pas, Lea ? murmura-t-il.

Sa voix, d'ordinaire si assurée, s'était brisée. Elle tourna la tête, et Hugo ressentit un choc électrique. Ses yeux étaient de larges lacs de mélancolie où flottait une culpabilité qu'il connaissait trop bien.

— Le sommeil est un luxe que le temps ne m'accorde plus, Hugo, répondit-elle d'une voix voilée. Regardez dehors. Regardez bien.

Hugo se pencha. Une gare défilait à toute allure sous un voile de givre. Les horloges sur le quai étaient figées sur la même seconde. Une heure qui n'avancait pas. Une heure qui revenait, sans cesse, comme une note tenue jusqu'à l'asphyxie.

— J'ai l'impression que nous avons déjà passé ce bosquet de sapins, admit-il, sa main effleurant par mégarde le dossier de son siège.

La chaleur de son corps, même à travers le tissu, lui parut être la seule réalité tangible dans cet univers qui se délitait. Lea posa sa main sur la sienne. Le contact fut un embrasement. La peau de la musicienne était d'une douceur de soie sauvage, mais ses doigts étaient glacés. Hugo ne se retira pas. Au contraire, il couvrit sa main de la sienne, cherchant à combler le vide qui les dévorait tous deux. À cet instant, il oublia sa garde partagée, les rapports administratifs et les appels manqués à sa fille. Il n'y avait plus que ce pont jeté au-dessus de l'abîme.

— Le temps a cessé de couler, Hugo, reprit-elle, ses yeux ancrés dans les siens. Nous sommes dans une fugue dont nous sommes les thèmes récurrents. Je le sens dans mes doigts. C'est comme si je jouais le même mouvement, encore et encore, mais que chaque répétition effaçait une partie de mon âme.

Hugo sentit une vague de tendresse et de douleur le submerger. Il voyait en elle le reflet de sa propre solitude de contrôleur, de cet homme qui avait passé sa vie à vérifier les voyages des autres sans jamais s'autoriser le sien.

— Pourquoi nous ? demanda-t-il, la voix basse.

— Parce que nous sommes les seuls à nous souvenir, répondit Lea. Les autres dorment d'une arrivée qui ne viendra jamais. Mais nous, nous portons le poids de ce qui a été. Mon sabotage... votre silence... Nos fautes sont les rails sur lesquels ce train tourne en rond.

Elle se leva doucement, sans lâcher sa main. L'espace entre eux se réduisit jusqu'à ce qu'il puisse sentir son souffle, une caresse tiède au milieu de l'hiver artificiel de la rame. Hugo pouvait compter les battements de son propre cœur, un rythme affolé qui luttait contre la régularité du train. Il voyait la petite veine battre à sa tempe, le mouvement imperceptible de ses lèvres qui semblaient appeler un pardon qu'elle ne s'accordait pas.

— Hugo, dit-elle, et son nom sonnait comme une prière interdite. Si Paris n'est qu'un mirage au bout d'une nuit éternelle, qu'allons-nous faire de tout cet amour que nous n'avons pas donné ?

Les mots le frappèrent de plein fouet. Il vit la détresse de Lea, cette artiste qui avait brisé son propre instrument pour ne pas mentir à son art, et il comprit qu'ils étaient deux naufragés sur un radeau de fer et de velours. Il tendit l'autre main et effleura sa

joue. Sa peau était si fine qu'il avait peur de la briser. Il laissa ses doigts glisser vers sa nuque, là où les cheveux fins se perdaient dans le col de son pull. La sensation était d'une intensité insoutenable ; c'était le toucher de la vie contre le néant.

— Nous allons le donner ici, murmura-t-il en se penchant vers elle. Puisque le futur n'existe plus, Lea, soyons tout l'un pour l'autre dans ce présent qui refuse de mourir.

Leurs lèvres ne se rencontrèrent pas d'abord, elles se devinèrent. Ce fut un échange de souffles chauds dans l'air glacé du wagon. Puis, le contact. Hésitant, presque douloureux de tant d'attente. C'était le goût du thé froid et du sel de ses larmes, une nécessité sauvage qui balayait dix ans de solitude en une seconde d'éternité. Sous ses doigts, Hugo sentit le corps de Lea s'abandonner, la tension nerveuse se dissolvant enfin dans cette étreinte.

Dans le couloir, une ombre passa. L'Homme en Gris. Hugo l'aperçut du coin de l'œil, une silhouette impersonnelle, le visage mangé par l'obscurité, portant une mallette dont le cuir grinçait avec une régularité bureaucratique. Lea frissonna et se pressa contre lui.

— Il nous cherche, souffla-t-elle contre son cou. Il veut que nous oublions.

— Je ne l'oublierai jamais, affirma Hugo avec une force nouvelle. Même si ce train fait le tour de la terre un million de fois, je me souviendrai de la façon dont votre main tremble dans la mienne.

Il la guida vers la banquette de velours rouge. Ils s'assirent, leurs jambes entrelacées. Le monde extérieur n'existait plus. Il n'y avait que cette bulle de lumière tamisée et cette connexion qui transcendait la logique.

— J'ai passé ma vie à regarder ma montre, confia Hugo, le front contre le sien. À compter les minutes, à anticiper les retards. Et maintenant que la montre est brisée,

j'ai l'impression de commencer à vivre.

— Le temps est un cercle, Hugo, répondit-elle. Et au centre, il y a ce point d'immobilité. C'est nous.

Le train vira brusquement, un cri de métal contre métal qui les fit tanguer. Dehors, le paysage devint une pure abstraction de lignes blanches. Le « ta-dam » des rails s'accéléra, se transformant en un crescendo dramatique, une nappe sonore qui portait leurs émotions vers un sommet insoupçonné.

— Écoutez, dit Lea en fermant les yeux. Le train joue notre morceau.

C'était vrai. Le grincement des roues, le sifflement du vent, le bourdonnement du moteur... tout se fondait en une harmonie étrange. Lea saisit alors son violon. Elle ne l'avait pas touché depuis le scandale de Vienne, mais ici, dans cette distorsion du monde, le silence n'était plus une option. Elle cala le bois sombre sous son menton et commença à jouer. Ce n'était pas une pièce classique, c'était la musique du Nightjet transformée en harmoniques célestes. Chaque coup d'archet était une libération.

Hugo l'écoutait, les yeux embués. Il voyait Lea se transformer en une force élémentaire, défiant l'hiver. La lumière opaline du wagon commença à vibrer, à s'intensifier jusqu'à devenir aveuglante. Les parois devinrent translucides. Ils n'étaient plus dans un train, ils étaient dans l'œil du cyclone.

— Regardez la vitre, Hugo, murmura-t-elle sans cesser de jouer.

Il tourna les yeux vers le reflet. Leurs doubles étaient plus nets que leurs corps. Et derrière eux, l'Homme en Gris s'était arrêté. Il les observait, immobile, une montre à gousset ouverte. Hugo comprit alors : le passé, le présent et le futur se télescopaient. Il vit, sur la vitre, l'image de Lea enfant, puis celle de sa propre fille, et enfin, la collision. Le choc des métaux, les étincelles, le silence final.

— La collision n'est pas une fin, Hugo, dit Lea. C'est le moment où toutes les lignes se rejoignent. C'est le point d'orgue.

Il l'attira contre lui, enfouissant son visage dans ses cheveux qui sentaient la résine et l'espoir. Le monde extérieur n'était plus qu'un vacarme, mais dans cet embrassement, Hugo ne percevait que le calme absolu.

— Je n'ai plus peur du noir, dit-il. Parce que je connais le chemin de ta main.

La lumière vacilla, virant au blanc pur. Le « ta-dam » devint un cri assourdissant, une note unique et tenue. L'Homme en Gris se décomposa en milliers de flocons de cendre. Hugo et Lea ne regardaient plus ailleurs. Leurs lèvres se rejoignirent dans un baiser qui n'était plus une question, mais une réponse définitive.

Le voyage n'était pas une punition. C'était une seconde chance.

Le train ralentit enfin, ou peut-être fut-ce le temps lui-même qui s'étira jusqu'à l'extrême. La neige, au lieu de tomber, semblait s'élever du sol. Hugo sentit les doigts de Lea se crispier sur ses épaules, un dernier réflexe humain avant la transformation.

— On arrive, murmura-t-elle dans un souffle.

— Non, répondit Hugo avec un sourire. On part enfin.

Le wagon fut baigné d'une clarté surnaturelle. La sensation d'une chute infinie fut suivie d'une douceur absolue. Puis, le silence. Un silence de plénitude.

Quelque part, loin de là, sur un quai de gare réel, sous la grisaille d'un matin parisien, une vapeur s'éleva des rails. Le Nightjet Vienne-Paris entra en gare de l'Est avec quelques minutes de retard. Les passagers commençaient à s'étirer, à récupérer leurs

bagages, à se replonger dans leurs vies protocolaires.

Mais dans le wagon numéro 12, deux personnes ne bougeaient pas encore. Elles se regardaient, ébahies par l'intensité de la lumière du jour. Leurs mains étaient toujours entrelacées, les doigts de Hugo soudés à ceux de Lea. La rugosité de l'uniforme contre la douceur de la peau.

Hugo ne dit rien. Il n'avait plus besoin de règlements. Il serra simplement ses doigts plus fort. Dehors, le monde les attendait avec ses hivers austères, mais ils n'avaient plus peur. Ils avaient trouvé le printemps au cœur du métal. Le voyage était fini, mais leur histoire commençait à peine, sur le rythme persistant d'un retour qui ne finira jamais.

Ta-dam... Ta-dam... Ta-dam...

Chapitre 10

Le Bureau des Objets Perdus

Le Nightjet s'enfonçait dans les entrailles d'une Europe de givre, ombre d'acier fendant un océan de noirceur. À l'intérieur, le silence n'était jamais tout à fait muet ; il était tissé de craquements de boiseries, du souffle régulier de la climatisation et de ce « ta-dam » lancinant, ce métronome ferroviaire qui battait le rappel de l'heure qui passe. Hugo avançait dans le couloir étroit, sa main effleurant la paroi de skaï froid. Chaque secousse du train résonnait dans sa poitrine comme un avertissement.

Il se sentait étrangement dédoublé. Il y avait le contrôleur, celui dont l'uniforme était la seule armure, capable de réciter les horaires de la ligne Vienne-Paris avec la précision d'un psaume. Et il y avait Hugo, cet homme dont le cœur, qu'il croyait pétrifié par les procédures, venait de subir un séisme. Léa n'était pas seulement une femme ; elle était la dissonance nécessaire à sa symphonie trop lisse. Elle sentait le bois chaud et l'imprudence. Avant que l'irréel ne l'emporte, il se raccrocha à un souvenir banal, un rempart contre la folie : ce matin-là, dans l'étroitesse de la voiture-bar, elle avait renversé son café en riant d'une maladresse de ses longs doigts de violoniste. Ce rire, cette tache brune sur la nappe blanche, c'était une ancre terrestre, une vulnérabilité plus précieuse que toutes les éternités.

Il poussa la porte coulissante de la voiture 12. Elle se dressait devant lui, nimbée d'une lumière de sépia et d'ambre, sentant la poussière dorée des vieux greniers et l'encaustique des appartements d'enfance. Ici reposaient les fragments d'existences délaissés, les mots qu'on n'avait pas osé dire. Son regard fut attiré par un dessin aux crayons de couleur sur une table de cuivre. Son souffle se coinça. C'était celui de sa fille, Chloé. Un soleil trop grand, un bonhomme bleu. Il effleura le papier et ressentit une chaleur irradiante, l'odeur de son shampooing à la pomme, la douceur de ses

joues fraîches.

— On ne peut pas habiter le passé, Hugo. On ne peut que s'y noyer.

La voix était calme, dépourvue d'agressivité, comme le murmure d'une conscience fatiguée. L'Homme en Gris était assis dans l'ombre, ses gants de soie ajustés avec soin. Il n'était pas un monstre, mais la tentation même du confort, la voix intérieure de Hugo réclamant la sécurité de l'ordre.

— Je suis le gardien de ce que vous refusez de laisser partir, continua-t-il d'un ton presque suave. Votre fille vous oublie, Hugo. À chaque tour de boucle, un peu plus. Vous souffrez, n'est-ce pas ? Le doute grince en vous comme un essieu mal graissé sur une voie morte. Je peux effacer la culpabilité. En échange, vous laissez le train arriver à destination. Vous laissez Léa affronter son propre destin, seule. Vous redeviendrez l'homme de la règle, un automate en paix.

Hugo ferma les yeux. La proposition était une douceur empoisonnée. Ne plus avoir mal. Redevenir ce contrôleur impeccable pour qui le monde se résumait à un poinçon. Mais dans l'obscurité de ses paupières, l'image de Léa s'imposa. Elle, serrant son étui à violon, elle et sa mèche de cheveux toujours mal placée qu'il avait eu envie d'écartier mille fois. S'il acceptait l'oubli, il effaçait l'étincelle. Aimer, c'était accepter d'avoir mal. C'était embrasser la cicatrice pour se souvenir de la blessure.

— Vous ne comprenez rien à la musique, dit Hugo en le fixant. Le silence n'est pas la paix. C'est juste l'absence de son. Et je préfère la dissonance de Léa à votre silence éternel.

L'Homme en Gris inclina la tête, son visage s'enfonçant dans la pénombre.

— Soit. Mais en refusant l'oubli, vous condamnez le train à la collision.

Le Nightjet hurla alors qu'il entra dans un tunnel. L'obscurité devint totale,

engloutissant la voiture 12. Hugo se retrouva projeté contre la paroi, mais ses doigts rencontrèrent une main fine, aux longs doigts de musicienne. Elle tremblait légèrement.

— Hugo ? murmura Léa.

Il referma ses doigts sur les siens, sentant le pouls rapide sous son pouce. C'était une décharge de vie pure. Ils restèrent ainsi, accrochés l'un à l'autre dans l'obscurité vrombissante, deux âmes suspendues à cent soixante kilomètres-heure.

— Je suis là, Léa. Je ne t'oublierai pas.

Le train sortit du tunnel. La voiture 12 avait disparu. Hugo se tenait debout dans un wagon désert, Léa devant lui. Il s'approcha et osa enfin caresser sa joue. Sa peau était d'une douceur de pétale, habitée d'une tension vibrante. Elle se serra contre lui comme une note tenue, suspendue au-dessus du silence.

— On ne peut pas fuir éternellement, Hugo, murmura-t-elle. L'accident... il se rapproche. Je le sens dans mes mains.

Hugo sentit une larme de reconnaissance perler au coin de son œil. Il l'aimait d'un amour désespéré de naufragé.

— Alors on l'affrontera ensemble. On va le choisir.

Le « ta-dam » des rails se fit plus grave, comme si le train acceptait enfin sa destination. Hugo plongea son visage dans les cheveux de Léa, sentant la colophane et la résine. Le monde pouvait bien s'effondrer, tant qu'il restait cet instant de chair, ce bureau des objets trouvés où il avait enfin récupéré son propre cœur.

Le Nightjet continua sa course folle. À l'intérieur, le métal ne semblait plus si froid. Le temps n'était plus une prison. Hugo et Léa, enlacés au milieu de l'hiver, étaient

devenus le seul point fixe de l'univers, une mélodie de violon s'élevant enfin au-dessus du fracas des machines, pure, déchirante et absolument libre. Dans cette fraction de seconde avant le chaos, le monde fut enfin parfait. Ils n'étaient plus des objets perdus. Ils s'étaient trouvés. La lumière explosa, le métal cria, mais dans le silence de leur étreinte, il n'y avait plus que la musique.

Chapitre 11

Le Sacrifice de l'Archet

Le battement sourd des rails contre l'acier du Nightjet résonnait dans la poitrine d'Hugo comme un second cœur, un métronome implacable qui lui rappelait chaque seconde perdue. À travers la vitre givrée du couloir, l'Europe n'était plus qu'une suite de traits noirs et de lueurs blanchâtres, un paysage délavé par la vitesse. Dans ce tube de métal lancé à travers la nuit, le temps avait perdu sa consistance habituelle ; il devenait une étoffe de brume que l'on pouvait presque toucher du doigt.

Hugo ajusta sa veste de contrôleur. Le tissu bleu sombre, rugueux et imprégné d'une légère odeur d'ozone, était son armure contre le vide de son existence. Il marchait sur le tapis rouge dont le velours semblait boire le bruit de ses pas, quand il la vit. Lea était là, devant la porte de son compartiment, une silhouette frêle dont l'intensité faisait vibrer l'air. Elle tenait son étui à violon contre elle comme on protège un enfant d'un incendie.

Leurs regards se croisèrent, et Hugo ressentit ce court-circuit familial, cette décharge électrique qui lui rappelait qu'il n'était plus seulement un homme de protocole. Il s'approcha d'elle, si près qu'il put sentir son sillage : un mélange de bois de santal, de colophane et cette pointe de froid qui s'accroche aux vêtements après une marche sous la neige. C'était l'odeur d'un départ sans retour.

— Vous ne devriez pas être ici, Lea, murmura-t-il. Sa voix était basse, enrouée par le silence.

— Le train se délite, Hugo. Je commence à entendre le cri de la neige sous les roues, même à travers le métal.

Elle esquissa un sourire triste, une fêlure de lumière sur son visage pâle. Hugo sentit une main invisible lui serrer le cœur. Il n’y avait plus de sécurité, plus de règlement, seulement ce compartiment qui devenait leur unique refuge. Il sentit le besoin irréprouvable de s’assurer qu’elle était réelle. Ses doigts effleurèrent le haut de son bras, à travers la laine de son pull. Il sentit le tressaillement de ses muscles, la tension extrême qui la parcourait, contrastant avec la rigidité de sa propre veste d’uniforme.

Lorsqu’elle sortit son violon, l’instrument sembla capter toute la lumière ténue des veilleuses. Lea ferma les yeux, cherchant le point de bascule entre le silence et le cri. Alors, la première note s’éleva. Ce n’était pas un son, c’était une déchirure. La musique était dense, habitée par une douleur si pure qu’elle en devenait lumineuse. C’était le chant d’une femme qui transforme ses ruines en cathédrale.

Hugo ferma les yeux à son tour. La musique de Lea agissait comme un solvant sur ses certitudes. Elle dissolvait le protocole, effaçait les grades, et ne laissait que l’homme nu face à son désir d’être pardonné. Chaque coup d’archet était une caresse et une brûlure. Il sentait la vibration dans ses propres os ; le violon parlait de la dignité du naufrage.

Soudain, une chute de température brutale le fit frissonner. Au bout du couloir, la lumière faiblit. Une ombre dense, sans reflet, commença à s’étirer sur le tapis. C’était l’Homme en Gris, cette incarnation du silence des salles d’attente et de l’encre sèche des adieux. Hugo ne le voyait pas encore, mais il percevait son odeur de vieux papier, cette bureaucratie du destin venue réclamer ses comptes.

— Continuez, murmura Hugo. Ne vous arrêtez pas.

Il se posta entre Lea et l’obscurité qui avançait. Sa main droite chercha instinctivement son sifflet, avant de retomber. Ces objets n’avaient plus aucun pouvoir. Le seul pouvoir résidait dans cette femme qui, un archet à la main, stabilisait

la réalité. Hugo comprit que sa vie n'avait été qu'une longue préparation à cet acte de désobéissance. Il ne s'agissait plus de sauver le train, mais de sauver la possibilité d'une rencontre véritable.

Lea monta dans les aigus, une note si haute qu'elle sembla fendre le givre sur les vitres. Hugo se rapprocha d'elle, le souffle court. Leurs respirations finirent par se synchroniser, un déclencheur amoureux puissant qui semblait ralentir la course folle de la machine. Il posa sa main sur l'épaule de la jeune femme pour lui offrir son ancrage. Il sentit la chaleur irradier de sa peau, un feu intérieur luttant contre la nuit.

— Je suis là, chuchota-t-il contre son oreille. Je vous entends.

L'archet de Lea ralentit enfin, glissant sur les cordes avec une douceur de soie. La note finale s'étira, fragile, comme un fil de vie que l'on refuse de couper. Elle s'éteignit, laissant place à un silence d'une qualité nouvelle : la plénitude. Lea ouvrit les yeux, épuisée. Le violon glissa et Hugo le rattrapa, mais c'est elle qu'il retint surtout, l'attirant contre lui pour éviter qu'elle ne s'effondre.

Elle se laissa aller contre son torse. Hugo sentit son souffle rapide contre sa peau, le battement erratique de son cœur contre le sien. À cet instant, il n'y avait plus de contrôleur, plus de passé, plus d'avenir. L'Homme en Gris recula, sa silhouette se floutant face à l'évidence du sentiment. Ils avaient gagné une bataille ; ils avaient créé un sanctuaire.

— Merci, murmura-t-elle.

Hugo posa son menton sur le sommet de sa tête, respirant l'odeur de ses cheveux. Le train continuait sa course vers l'accident, vers le réveil, mais il n'avait plus envie d'être ailleurs. Il la serra un peu plus fort, ses mains rencontrant la finesse de ses omoplates. Il voulait graver cette sensation dans sa mémoire.

— On ne nous séparera pas, Lea. Pas cette fois.

Il la regarda, et dans l'espace restreint de la cabine, l'air devint électrique. La peau de Lea était un poème qu'il apprenait par cœur. Hugo, l'homme des horaires, sentait ses certitudes s'effriter. Sous ses lèvres, son front était brûlant, comme si la musique avait laissé derrière elle un incendie.

— Tu entends ? chuchota-t-elle.

Ce n'était plus le roulement mécanique des rails. Le train semblait respirer avec eux.

— J'ai passé ma vie à attendre que le train arrive, dit Hugo, sa main s'égarant dans les cheveux sombres de Lea. Mais la destination, c'était ce moment. Ce vertige entre deux gares.

Il l'embrassa, un baiser qui avait le goût de la révolte et de la pluie. Un baiser dense, où Hugo laissa sa douleur de père absent et ses regrets de mari échoué se dissoudre. Le Nightjet n'était plus un convoi ; il était un utérus de métal protégeant leur union.

L'Homme en Gris frappa trois coups à la porte. Des coups secs, bureaucratiques. Hugo ne tourna pas la tête. Il choisissait le parfum de Lea contre l'odeur de cendre de l'administration du destin.

— Je n'ai plus peur de l'accident, Lea. Si la fin du voyage, c'est toi, alors je bénis chaque kilomètre.

Il l'allongea doucement sur la banquette étroite. Le velours était élimé, mais pour eux, c'était le lit de noces le plus luxueux du monde. L'Homme en Gris disparut tout à fait, vaincu par la densité charnelle de leur étreinte. Hugo ferma les yeux, humant une dernière fois l'odeur d'absolu dans les cheveux de Lea. Le "ta-dam" des rails devint un murmure, un berceau de fer, et Hugo s'endormit enfin, bercé par la certitude que

l'amour est le seul train qui n'arrive jamais en retard sur l'éternité.

Chapitre 12

La Fugue des Identités

Le Nightjet glissait dans l'obscurité comme une plume d'acier sur un disque de velours noir. À l'intérieur de la cabine 402, le temps s'était liquéfié, saturant l'air d'une signature olfactive où la colophane amère de l'archet de Lea se mariait à l'odeur de fer à repasser, propre et austère, de l'uniforme de Hugo. C'était le parfum d'une rencontre impossible, une infusion de deux solitudes prêtes à s'entrelacer pour ne plus former qu'un seul naufrage consenti.

Hugo regardait Lea, ses yeux d'un gris d'orage contenant toute la mélancolie des gares désertes. Soudain, il ne sentit plus seulement sa propre fatigue, mais une vibration résiduelle qui n'était pas la sienne : le trac immense d'une virtuose avant d'entrer sur la scène du Musikverein. Il revoyait, avec une netteté terrifiante, le lustre de cristal oscillant au-dessus d'une foule en attente ; il sentait le poids du violon contre sa clavicle, le bois verni lui brûlant la peau. Pourtant, ses mains étaient des mains de protocole, des mains de tampons et de règlements.

— Hugo, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de soie contre le tumulte du train. Est-ce que tu entends ce que je pense ?

Elle tendit une main tremblante, ses doigts effleurant le revers de sa veste. Au contact de la laine rêche, elle ne sentit pas le tissu, mais la raideur de la nuque de Hugo qui finissait par céder sous son propre poids. Elle perçut la morsure d'un appartement trop grand à Saint-Cloud et le silence assourdissant d'une chambre d'enfant vide un week-end sur deux. Elle voyait l'image d'une petite fille aux cheveux blonds ébouriffés, un souvenir qui n'était pas le sien mais qui battait désormais dans ses propres veines.

— Ta fille... commença-t-elle, les larmes aux yeux. Je sens son absence dans ma poitrine comme si c'était mon propre cœur qui manquait un battement.

Hugo ne recula pas. Il brisa la distance de sécurité qu'il avait mis vingt ans à ériger et prit la main de Lea entre les siennes. Leurs passés coulaient l'un dans l'autre, deux encres sombres se mêlant dans un verre d'eau claire, jusqu'à ce qu'il devienne impossible de dire à qui appartenait la première larme. Le rythme du train, ce *ta-dam* lancinant, n'était plus un bruit mécanique, mais le métronome de leur identité commune.

L'air de la cabine se raréfia, se chargeant d'une électricité glacée alors que la porte coulissait. L'Homme en Gris apparut, silhouette de papier froissé dont le visage semblait fait de rapports de fin de service et d'horaires caducs. Il était la bureaucratie du néant, l'ordre froid qui exigeait que chacun reprenne sa place.

— Hugo, dit la silhouette d'une voix qui craquait comme un vieux parchemin. Le protocole n'admet pas les déviations. Rendez-la à son silence.

Hugo resserra sa prise, sa paume chaude contre la peau de porcelaine de Lea. Ce n'était plus un geste de réconfort, c'était une greffe.

— Le protocole est mort, répondit Hugo, sa voix vibrant d'un timbre nouveau, presque musical. Ce train ne transporte plus des passagers, il transporte une seule et même âme divisée par la peur.

Lea se pressa contre lui, cherchant la chaleur de son corps à travers le coton de sa chemise. Elle sentit ses mains trembler dans son sang, Hugo. Elle ne voyait plus l'Homme en Gris ; elle ne voyait que l'hiver qui défilait derrière la vitre, une neige magnifique pour qui n'a plus peur de s'y perdre. Elle posa ses doigts de virtuose sur le métal froid du premier bouton de l'uniforme, le défaisant d'un geste lent pour libérer

l'homme sous le matricule.

— Si nous oublions qui nous sommes, murmura-t-elle contre ses lèvres, souviens-toi seulement de la chaleur de mes mains.

L'Homme en Gris commença à s'effriter, des morceaux de son visage tombant sur le linoléum alors que la puissance de leur connexion créait un champ de force infranchissable. La sédimentation de leurs mémoires était totale : Hugo portait désormais la honte du dernier concert gâché comme une cicatrice sur son flanc, tandis que Lea ressentait la fierté du galon doré comme une armure enfin trouvée.

Le train hurlait, ses freins de secours s'enclenchant dans un crescendo de métal torturé qui imitait le dernier mouvement d'une symphonie tragique. Mais dans la cabine, le silence était souverain. Hugo passa une main dans les cheveux de Lea, savourant l'électricité statique et l'odeur du savon qui dissipait l'angoisse. Il ne voyait plus la violoniste déchue, mais une vérité nouvelle, née sur les rails d'une Europe fantomatique.

— On y est, murmura-t-elle alors que le monde basculait.

— Oui, mon amour. On est arrivés.

Dans le choc blanc qui suivit, il n'y eut plus de règle, plus de protocole, plus d'Homme en Gris. Il n'y eut que le battement à l'unisson de deux cœurs, une note longue et suspendue au-dessus du vide, gravée pour l'éternité dans l'acier et le velours du Train des Retours. Ils étaient enfin chez eux, dans l'interstice sacré où les âmes ne se quittent plus.

Chapitre 13

L'Entropie du Contrôleur

Le Nightjet glissait dans l'obscurité de la campagne autrichienne comme une aiguille d'argent recousant les lambeaux d'une nuit déchirée. À l'intérieur, le temps n'avait plus la consistance linéaire des horloges de gare ; il s'était liquéfié, devenant une condensation de mélancolie perlant sur les vitres froides. Hugo était debout dans l'étroit couloir du wagon-lit, là où l'odeur de la cire à bois luttait contre les effluves métalliques de la climatisation.

Son uniforme, cette carapace de laine sombre portée depuis quinze ans comme un rempart contre le désordre du monde, lui semblait d'une lourdeur insoutenable. Chaque bouton de cuivre, gravé du sceau de la compagnie, pesait le poids d'une certitude perdue. Il sentait la rigidité du col contre sa nuque, une entrave qui l'empêchait de respirer le parfum de l'imprévu. Dans sa poche, le poinçon métallique, froid et inerte, n'était plus l'instrument de son pouvoir, mais le vestige d'une époque où il croyait encore que l'on pouvait valider le destin d'un geste sec.

Il porta la main à sa cravate. Ses doigts tremblaient, un frémissement imperceptible que seule une musicienne habituée aux vibrations les plus ténues aurait pu déceler. Il dénoua le nœud avec une lenteur rituelle. La soie glissa entre ses doigts comme une caresse d'adieu. Puis, d'un geste qui tenait autant de la délivrance que de la profanation, il déboutonna sa veste. L'air frais de la voiture s'engouffra sous sa chemise de coton blanc. Il n'était plus le contrôleur de la ligne Vienne-Paris, le gardien du protocole. Il n'était plus qu'Hugo, un homme dont le cœur battait au rythme syncopé d'un train qui ne savait plus où il allait.

Au bout du couloir, Lea se dessina. Elle ne marchait pas, elle semblait portée par le

balancement lancinant des boggies. Elle portait un grand pull de laine grise qui accentuait la fragilité de ses épaules. Dans l'éclairage tamisé, ses yeux paraissaient deux orages en sursis.

Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle s'arrêta. Le silence entre eux n'était pas un vide, mais une partition saturée de notes muettes.

— Tu ne portes plus ton armure, murmura-t-elle.

Sa voix était un violoncelle dans les graves, une caresse de velours râpeux qui fit frissonner Hugo. Il fut submergé par son identité olfactive : ce mélange de colophane, de thé froid et cette pointe d'agrumes, signature de son angoisse créatrice.

— Elle ne me protégeait plus de rien. Au contraire, elle m'empêchait de ressentir le choc.

L'espace entre eux se réduisit à une simple respiration. Hugo leva la main, hésita, puis laissa ses doigts effleurer la joue de la jeune femme. Sa peau avait la douceur d'un pétale, mais il percevait sous la surface une tension électrique. Lea ferma les yeux au contact. Elle s'appuya contre sa paume, cherchant dans la rudesse de cette main d'homme un refuge contre ses propres démons. Ses doigts à lui trouvèrent la cicatrice sur l'index de Lea, cette petite marque laissée par une corde de violon ayant cassé sous une pression trop forte. Cette rugosité de travailleur contre sa fragilité de virtuose scellait leur intimité.

Au moment même où Hugo sentit la chaleur de la main de Lea se poser sur son torse, l'Homme en Gris, qui se tenait jusqu'alors immobile près de la porte d'intercirculation, s'effiloqua. La silhouette autoritaire perdit sa substance dès lors que le règlement n'avait plus de témoin. Il s'évapora dans le gris sale de la moquette, laissant derrière lui une sensation de froid résiduel qui s'effaça devant la présence de Lea. Hugo comprit que son geôlier n'était que le reflet de sa propre peur du désordre.

— Regarde-moi, Lea.

Elle ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, reflétant les lumières fuyantes du paysage nocturne.

— J'ai passé ma vie à vérifier les billets, à m'assurer que chaque voyageur était à sa place, confessa-t-il d'une voix sourde. Mais avec toi, je ne veux plus de destination. Je veux être celui qui t'écoute quand le monde devient trop bruyant.

Il prit ses deux mains, froides, et les porta à ses lèvres. Le goût de sa peau était celui de la pluie et de l'espoir. Lea laissa échapper un sanglot étouffé et se blottit contre son torse, là où l'uniforme ouvert révélait le battement organique de son cœur. Elle entendait ce pouls répondre au martèlement mécanique des rails.

— J'ai tout gâché, murmura-t-elle. Je suis une note dissonante dans un monde parfait.

— Alors sois ma dissonance. Le monde parfait est une illusion de contrôleur. La vérité est ici, dans la manière dont tu trembles.

Le train vira brusquement dans une courbe, les faisant basculer contre la paroi. Dans ce déséquilibre, leurs corps s'épousèrent plus étroitement. Hugo sentit la finesse de sa taille, et une vague de désir, pure et dépouillée de toute urgence, l'envahit. Ce n'était pas le besoin de posséder, mais celui de se fondre pour affronter la collision finale.

Lea caressa le visage d'Hugo, traçant le contour de ses rides d'expression, sillons creusés par des années de rigueur. Elle y lisait une capacité d'amour immense, une réserve de tendresse qui n'attendait qu'un court-circuit pour exploser.

— On dit que le train ne s'arrête jamais vraiment, murmura-t-elle.

— Ce train-là va s'arrêter, Lea. Parce que nous allons décider que le voyage est fini. Nous allons accepter de descendre sur le quai, même s'il fait froid.

L'entropie était à l'œuvre, non plus destructrice, mais comme la décomposition nécessaire de l'ordre ancien pour laisser place à la vie brute. Hugo prit le visage de Lea entre ses mains, aimant chaque fragment de son âme brisée.

— Je t'aime comme on aime la seule vérité qu'on ait rencontrée dans un monde de mensonges.

Elle scella sa promesse par un baiser. Leurs lèvres se rencontrèrent avec la ferveur des condamnés. C'était un baiser qui goûtait le sel des larmes et le fer de la nuit. Autour d'eux, le Nightjet continuait sa course folle, mais le mouvement s'était arrêté. Ils étaient au centre du cyclone. Hugo sentit le poids de son uniforme gisant au sol comme une mue inutile. Il n'était plus qu'un homme, fragile et mortel, mais il n'avait jamais été aussi puissant.

La symphonie du rail atteignit un crescendo, une vibration primitive remontant du sol. Hugo ferma les yeux, se laissant dériver dans l'univers de Lea. Dans la pénombre du chapitre 13, le contrôleur ne contrôlait plus rien. Il aimait. Le voyage continuait, mais le trajet était accompli. Ils étaient arrivés l'un à l'autre, dans ce non-lieu à 160 km/h, là où seule la chaleur d'un autre corps justifie l'existence.

Chapitre 14

Le Miroir de l'Accident

Le Nightjet glissait à travers la nuit autrichienne comme un stylo d'argent traçant une ligne d'encre invisible sur le papier froissé de l'hiver. À l'intérieur, le silence n'était jamais total ; il était brodé du murmure des souffleries, du craquement des boiseries de plastique et de ce « ta-dam » lancinant, ce battement de cœur de métal qui rappelait à Hugo que le temps, bien que suspendu, continuait de s'écouler. Ou du moins, il en avait l'illusion.

Hugo se tenait dans le couloir étroit de la voiture-lit, le dos appuyé contre la paroi vibrante. L'odeur était celle du voyage immobile : un mélange de café froid, de désinfectant industriel et de la poussière électrisée par le chauffage. Mais dès que Lea ouvrit la porte de son compartiment, l'air changea de texture. Il devint plus dense, plus sucré, chargé de cette fragrance de colophane et de bois précieux qui semblait émaner de sa peau autant que de son violon.

Elle était là, silhouette frêle dans l'encadrement de la porte, sa beauté nerveuse soulignée par la lumière crue du plafonnier qui vacillait imperceptiblement. Ses mains, ces mains de prodige capables de faire pleurer les anges, tremblaient légèrement. Hugo ressentit une décharge de tendresse si violente qu'elle lui coupa le souffle. C'était une douleur exquise, une pointe d'acier chaud s'enfonçant dans son sternum.

— Hugo, murmura-t-elle. Sa voix était un alto voilé, une caresse de velours sombre sur ses nerfs à vif.

Il ne répondit pas tout de suite. Il se contentait de l'observer, d'imprimer chaque

détail de son visage dans sa mémoire. Il leva la main et posa le bout de ses doigts sur sa pommette, là où la peau est si fine qu'on croit toucher l'âme. Elle était un oiseau de sang et de nacre, et sous sa pulpe, il sentit battre la peur, un rythme sauvage qui réclamait d'être dompté par une caresse. Sa peau était brûlante, un contraste saisissant avec la vitre glacée derrière elle. À ce contact, Lea ferma les yeux et s'appuya contre sa paume, un soupir d'abandon s'échappant de ses lèvres.

— Tes mains sont si froides, Hugo, souffla-t-elle sans rouvrir les paupières.

Parce que je nous maintiens dans cette antichambre de givre, pensa-t-il. Il revit soudain un éclat de sa vie d'avant, un détail terrestre qui le transperça : le grain de la voix de sa fille réclamant une glace à la vanille un dimanche de juin. Ce souvenir, si charnel, rendait ce purgatoire ferroviaire infiniment plus cruel. Il aimait Lea d'un amour qui était devenu une existence en pizzicato, chaque seconde étant une note brève arrachée au silence avant l'atonalité finale de leur avenir.

— Le train ne s'arrête jamais vraiment, n'est-ce pas ? demanda Lea en levant vers lui ses yeux d'orage. C'est comme si nous étions les seuls passagers d'un monde qui a oublié de continuer.

Hugo sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Elle commençait à percevoir les coutures grossières de ce décor. Il glissa sa main dans ses cheveux, mêlant ses doigts aux mèches sombres et emmêlées, respirant son parfum de mandarine amère pour étouffer l'angoisse.

— Nous arrivons, Lea. On arrive toujours, mentit-il d'une voix étranglée.

Mais son cœur battait au rythme de la catastrophe. Le choc. Le cri du métal torturé. Le fracas des vitres qui explosent en mille diamants de sang. C'était pour ne pas voir ce silence blanc qu'il avait créé ce voyage sans fin. Pour ne pas voir Lea, son violon brisé à côté d'elle, ses mains de prodige à jamais immobiles sous le ciel d'hiver.

— Tu trembles, Hugo, dit-elle en plongeant son regard dans le sien. Pourquoi refuses-tu de nous laisser dormir ?

Hugo sentit les larmes lui monter aux yeux. Il la reprit dans ses bras, une étreinte désespérée, comme si la force de ses muscles pouvait empêcher les atomes de se séparer.

— Parce que je t'aime plus que la vérité, murmura-t-il contre sa peau. Tant que ce train roule, tu es vivante.

Puis, une secousse plus violente ébranla le wagon. Dans le fond du couloir, l'Homme en Gris apparut, silhouette implacable dont l'odeur de papier froid et de poussière d'archives vint brusquement couper le parfum de mandarine de Lea. Ce conflit sensoriel signalait la fin.

— Il arrive, Hugo, chuchota Lea. L'Homme en Gris revient chercher ce qui lui appartient. Regarde-nous dans la vitre.

Il se tourna vers le miroir de la nuit. Pendant une fraction de seconde, il vit la réalité : le wagon couché sur le flanc, les gyrophares bleus au loin, et lui-même, titubant dans le froid, tenant le corps inerte de Lea.

— Ce n'est pas un voyage, Hugo, dit-elle doucement. C'est un souvenir dont tu ne veux pas sortir. Mais l'aube arrive. Et l'aube, c'est le point d'orgue du Nightjet.

Elle s'approcha de lui et prit son visage entre ses mains. Ses doigts devenaient éthérés, une mélodie qui s'éteint.

— On ne peut pas changer la première note d'une symphonie déjà jouée, Hugo. On ne peut que décider comment elle finit. Laisse-moi partir pour que la musique soit vraie.

L'Homme en Gris fit un pas de plus, métronome de la réalité réclamant son dû. Hugo sentit une immense fatigue l'envahir. La chaleur de Lea s'étiolait, laissant place à l'odeur de la neige fraîche et de l'ozone.

— Je t'ai aimée dans chaque version de ce voyage, murmura-t-il.

— Je sais, répondit-elle. On se retrouvera au terminus.

Elle s'évapora, non pas comme une disparition, mais comme une transition, une note qui s'étire jusqu'à devenir pur silence. Hugo resta seul une seconde encore, à genoux dans les débris d'un train qui n'était plus qu'un squelette d'acier sous la lune. Il n'y avait plus de rails, plus de fautes, seulement le sillage éternel de la mandarine amère.

Il ferma les yeux, acceptant enfin le noir total, une étreinte de velours où le temps ne possédait plus de prise. Dans le silence de la forêt autrichienne, le voyage était fini, mais une seule chose subsistait, vibrant dans le givre : une note de violon unique, cristalline, qui s'élevait au-dessus du chaos comme le chant de ceux qui s'aiment assez pour se laisser partir. Hugo s'abandonna au sommeil du monde, le cœur enfin léger, tandis que la musique, elle, commençait à peine.

Chapitre 15

Consentir au Choc

Le Nightjet glissait dans l'obscurité de l'Europe centrale comme un scalpel de chrome fendant la chair d'une nuit sans étoiles. À l'intérieur, dans ce boyau de métal et de velours bleu qui sentait la poussière chauffée et le café rassis, le temps n'était plus une ligne droite, mais une spirale s'enroulant sur elle-même.

Hugo courait. Ses poumons brûlaient, une sensation de papier de verre griffant sa trachée à chaque inspiration saccadée. Sous la laine rigide de son uniforme, il sentait le sel de sa propre peur, mais son cœur, d'ordinaire réglé sur l'horlogerie précise des gares autrichiennes, déraillait enfin, sortant violemment de ses rails de laine sombre. Ses chaussures heurtaient le linoléum du couloir dans un rythme désordonné, brisant la cadence métronomique du « ta-dam » des rails.

Derrière lui, Lea n'était plus une femme, elle était un sillage : l'âcreté de la colophane, la douceur du bois de santal et cette pointe d'ozone électrique qui annonce l'orage. Elle était cette vibration s'insinuant entre ses vertèbres, plus réelle que le métal qui hurlait sous ses pieds.

— Hugo, arrête !

Sa voix n'était plus un cri, mais une confiance déposée au creux de son cou. Il s'immobilisa au milieu de la voiture-couche numéro 12. Le métal vibrait sous ses paumes, une pulsation sourde, tectonique. Il se retourna, le souffle court, les yeux écarquillés.

— On doit atteindre la locomotive, Lea. Si on peut modifier l'aiguillage avant le

kilomètre 412...

— Et après ? demanda-t-elle doucement.

Elle s'approcha, faisant fi des secousses du train. Elle posa une main sur son torse, là où le tissu épais de sa veste ne parvenait plus à étouffer le tumulte de son sang. Hugo revit soudain, comme une rémanence rétinienne de la quarante-troisième boucle, ce moment de vulnérabilité brute : ils avaient partagé une mandarine en silence, assis sur le sol d'un wagon de marchandises. L'odeur acide du fruit contre le froid des vitres, le reflet de leurs deux solitudes dans le miroir terni... Ce souvenir banal pesait plus lourd que toutes leurs fuites.

— On recommencera, Hugo. Tu le sais. On a déjà couru vers l'avant cent fois. L'Homme en Gris nous rattrape parce que nous fuyons ce qui est déjà là.

Il vit dans ses iris le reflet de sa propre abdication. Elle ne lui offrait pas un espoir, elle lui offrait une fin digne de ce nom. Hugo comprit alors que toutes ses années à poinçonner des billets n'étaient qu'une attente : il n'avait jamais été le contrôleur de ce voyage, il en était le passager clandestin, et Lea était sa seule destination légitime.

Ils entamèrent leur procession vers l'arrière, une remontée dans le temps traversant les wagons comme on feuillette les chapitres d'un livre déjà lu. Hugo regardait la courbe de son cou, cette partition vierge que ses doigts apprenaient enfin à déchiffrer par le seul toucher. Au bout du couloir, une silhouette floue se dessinait : l'Homme en Gris, incarnation de l'entropie. Mais pour la première fois, Hugo ne ressentit qu'une immense paix.

Ils franchirent le seuil du compartiment 07. L'odeur du cuir vieux et du jasmin fatigué les enveloppa comme un linceul de soie. Hugo enleva sa casquette de contrôleur et la posa sur la table escamotable. Ce geste était une démission totale. Il s'assit, et Lea se glissa contre lui, tout près, de sorte que la chaleur impossible de son corps vienne consoler le froid de l'acier autrichien qui hurlait dehors.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— La peur est la preuve que nous sommes vivants, Hugo. Le vide que tu ressentais à Paris, ce n'était pas de la peur, c'était de l'absence. Ici, tout est présent.

Elle prit son visage entre ses mains fraîches. Leurs regards s'entrelacèrent, créant une cathédrale de sentiments sous les néons vacillants. Hugo sentit une larme tracer un chemin solitaire sur sa joue ; Lea l'essuya du pouce, un geste d'une tendresse si pure qu'il lui fit l'effet d'un coup de poignard au cœur.

— Le choc ne sera pas une fin, continua-t-elle, sa voix se faisant plus basse. Ce sera la rencontre de deux vérités. Ma carrière sabotée, ta vie millimétrée... Tout cela va voler en éclats.

Hugo resserra sa prise, plongeant son nez dans ses cheveux. Le « ta-dam » devint plus rapide, plus aigu, une vibration stridente qui faisait trembler les verres et les âmes. Le métal hurlait, une plainte symphonique montant en un crescendo insoutenable. Il sentait la puissance phénoménale du convoi lancée contre le mur invisible du destin, mais il ne sentait surtout que la main de Lea serrant la sienne avec une force surhumaine.

— On y est ? demanda-t-il dans le rugissement de la machine.

— On y est. N'aie pas peur. C'est juste le début du retour.

Le monde extérieur disparut. Il n'y avait plus de neige, plus de rails, plus d'Homme en Gris. Il n'y avait que ce velours bleu devenu leur univers. Hugo ferma les yeux, un sourire imperceptible flottant sur ses lèvres. Il ne comptait plus les secondes. Il était là, dans le présent absolu, savourant le goût de l'éternité dans une étreinte.

Le fracas devint une lumière blanche, une onde de choc qui n'était pas de la douleur, mais une libération. Hugo ne sentit pas le métal se tordre. Il ne sentit que la fusion de

son être avec celui de Lea. Dans le silence assourdissant de la collision, il n'y avait plus de contrôleur, plus de violoniste, seulement deux âmes qui, ayant cessé de fuir, avaient enfin trouvé le repos.

L'obscurité du compartiment s'embrasa d'une clarté introspective où chaque regret se fondait dans la chaleur d'un autre être humain. C'était la fin de la fugue. La dernière note, tenue, vibrante, infinie. Le Nightjet plongea dans le blanc absolu, emportant le secret de leur rencontre, gravé à jamais dans le métal et le velours de ce voyage sans fin. Consentir au choc était, pour Hugo et Lea, la seule manière d'exister vraiment.

Chapitre 16

L'Intégrité du Silence

Le Nightjet glissait dans l'obscurité de l'Europe centrale comme un scalpel d'acier fendant la chair de la nuit. À l'intérieur du wagon-lit, l'air possédait cette densité particulière des lieux où l'on a trop rêvé, un mélange de poussière d'étoiles, d'ozone et du parfum entêtant de Lea — une fragrance de bois de santal mêlée à la résine amère qu'elle appliquait sur son archet.

Hugo avançait dans le couloir, chaque pas résonnant contre les parois de velours bleu nuit. Son uniforme de contrôleur, d'ordinaire si rigide, si rassurant dans sa fonction de carapace, lui semblait soudain trop étroit, une peau morte dont il s'arrachait par amour. Il n'était plus l'homme du protocole, l'homme qui vérifie les titres de transport pour ne pas avoir à vérifier l'état de son âme. Il était un homme qui marchait vers un naufrage consenti.

Il poussa la porte du compartiment 4-B.

Lea était là. Elle n'alluma pas la liseuse. Elle baignait dans la lumière résiduelle de la lune qui ricochait sur les plaines enneigées. La clarté révélait le réseau bleuté de ses veines, une carte de sa fragilité qu'il avait soudain envie de suivre du bout des doigts. Elle était assise sur la banquette étroite, son étui à violon serré contre elle comme un bouclier. Hugo remarqua le léger tremblement de ses phalanges, une vibration invisible pour quiconque n'aurait pas appris, comme lui, à lire le langage secret des corps blessés.

— Le train va plus vite, murmura-t-elle sans détourner les yeux du paysage qui s'effaçait.

Sa voix avait le grain du velours usé, une douceur qui accrochait le cœur d'Hugo comme une écharde magnifique. Il s'approcha, le souffle court. L'espace était si restreint que l'odeur de Lea l'envahit totalement : une odeur de pluie froide et de peur domptée. Il s'assit en face d'elle, leurs genoux se frôlant presque.

Lorsqu'il effleura son poignet, le choc ne fut pas électrique, il fut thermique : une brûlure qui sembla consumer instantanément l'épais velours de son uniforme et la rigidité de son passé. Hugo caressa la courbe de son poignet, là où le pouls battait avec une urgence sauvage. C'était une manière de dire « je suis là, je te sens, tu existes au-delà du chaos ».

— L'Homme en Gris est au bout du couloir, Lea. Il attend que tu cèdes.

Soudain, la température dans le compartiment chuta. L'air devint sec, chargé de l'odeur de papier sec et d'encre froide, une odeur de bureau vide qui rappela à Hugo la solitude de ses propres nuits et de ses dimanches silencieux. L'Homme en Gris était là. Il n'avait pas de visage distinct, seulement une silhouette aux contours flous, une émanation de la bureaucratie du destin.

— Monsieur le Contrôleur, dit la voix monocorde. Vous vous égarez. Le Nightjet doit arriver à l'heure. L'histoire doit être corrigée.

Hugo ne lâcha pas la main de Lea. Au contraire, il resserra sa prise. Il comprit que Lea ne l'aimait pas pour sa fonction, mais parce qu'elle était la seule à voir l'homme qui étouffait sous l'insigne.

— L'heure n'existe plus, affirma Hugo, sa voix gagnant en assurance. Je ne suis plus votre employé. Je suis l'homme qui l'aime.

Le mot « aimer » résonna comme une note de contrebasse, profonde et vibrante.

Hugo posa sa main sur la joue de Lea. Il pensa à ses années passées à vérifier des poinçons, à son appartement trop grand, à sa fille dont il ne connaissait plus les chansons préférées. Tout cela s'évaporait devant la présence incandescente de la femme en face de lui.

— Je n'ai jamais vraiment habité ma vie, murmura Hugo pour elle seule. Mais ici, avec toi, j'ai l'impression d'être enfin arrivé à destination.

À cet instant, le martèlement des rails s'accéléra jusqu'à devenir un bourdonnement continu. Le paysage à l'extérieur ne montrait plus de forêts, mais une traînée de grisaille virant au blanc électrique. Hugo attira Lea contre lui. Il enfouit son visage dans ses cheveux, respirant une dernière fois cette odeur de bois et d'hiver.

— Est-ce que ça va faire mal ? chuchota-t-elle contre son épaule.

— Non, répondit Hugo en lui caressant les cheveux. Ça va être comme le moment juste avant de s'endormir. Quand on sait que le rêve va être beau.

Le compartiment commença à se dissoudre. Les boiseries de rose s'effilochaient en fils d'argent. Hugo ne voyait plus que le visage de Lea. Il prit son visage entre ses mains, ses pouces essuyant les larmes qui ne cessaient de couler. Elle souriait maintenant d'une pureté bouleversante.

Leurs lèvres ne firent que se frôler d'abord, un souffle partagé où le goût de la colophane de Lea se mêla à l'amertume du café noir d'Hugo. C'était le baiser de deux exilés qui trouvent enfin leur terre promise dans l'haleine de l'autre. Un pacte scellé dans le blanc pur au moment même où le train quittait définitivement les rails de la réalité pour plonger dans l'absolu.

Tout devint silencieux. Un silence dense, ouaté, magnifique. Hugo sentait encore la chaleur du corps de Lea, la pression de ses doigts dans son dos. La réalité du Nightjet,

de la carrière brisée et de la garde partagée s'était dissoute dans une neige de lumière qui effaçait les contours du temps. Ils étaient là, suspendus dans l'éternité d'un instant choisi, deux âmes qui avaient préféré se perdre ensemble plutôt que de se retrouver seules dans un monde qui ne les comprenait plus.

Le blanc devint total. Un horizon sans fin, sans rails, sans règles. Juste le battement de deux cœurs à l'unisson dans le néant radieux. Et dans ce blanc, une mélodie s'éleva. Ce n'était pas le violon de Lea, ni le bruit du train. C'était le son pur d'une liberté enfin conquise, une note unique, tenue, éternelle, qui résonnait dans le silence de leur union. Hugo ferma les yeux, un dernier sourire aux lèvres, sentant Lea se fondre en lui, tandis que le dernier vestige du Nightjet s'évaporait dans l'infini.

La boucle était brisée. Le silence était entier. Ils étaient libres.

Chapitre 17

Terminus : Réalité

Le silence qui suivit le fracas ne ressemblait à rien de ce qu'Hugo avait connu. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une matière lourde, une étoffe de coton glacé déposée sur les décombres pour étouffer les derniers gémissements du métal supplicé. Dans l'obscurité de la carcasse renversée du Nightjet, le temps s'était étiré comme une note de violon tenue jusqu'à la rupture. Hugo sentait contre sa joue la morsure du givre et le goût ferreux du sang qui coulait le long de sa tempe, une saveur brute qui lui rappelait, avec une violence magnifique, qu'il respirait encore.

Il bougea un bras, puis l'autre, luttant contre la rigidité de son uniforme de contrôleur qui l'emprisonnait comme une armure de plomb. Ses doigts rencontrèrent d'abord le froid tranchant d'un éclat de vitre, puis la tiédeur miraculeuse d'une peau fine.

— Lea...

Sa voix n'était qu'un craquement de papier froissé. Il ne l'entendait pas, mais il la percevait par tous ses pores. Elle était là, à quelques centimètres, une présence vibrante dans ce tombeau d'acier. Il chercha son poignet, ses doigts calleux de fonctionnaire trouvant enfin la naissance de sa main. Le pouls était là. Léger, rapide, un martèlement de vie qui ne suivait plus la cadence mécanique des rails, mais celle d'un cœur qui s'ancre dans le présent. Ta-dam. Ta-dam. Ce n'était plus le train ; c'était elle.

Il l'aida à s'extraire d'un amas de velours bleu et de bois laqué. Lorsqu'elle se redressa contre lui, l'odeur de Lea l'envahit : cette fragrance de colophane et de vanille fatiguée, désormais mêlée à l'âpreté de la poussière et de l'ozone. Pour Hugo,

ce parfum était devenu sa seule boussole.

— Regarde, murmura-t-elle, son souffle brûlant contre son cou. Tout est brisé, Hugo... et pourtant, c'est la première fois que je respire vraiment.

Hugo ne répondit pas par une métaphore. Il l'attira contre lui, sa main s'égarant dans sa chevelure emmêlée où des éclats de verre brillaient comme une constellation de signaux d'arrêt. Il la serra à en perdre haleine, cherchant à fusionner leurs deux solitudes dans cette nuit autrichienne.

— On ne peut plus reculer, dit-il. La boucle est finie.

Ils s'extirpèrent de la carlingue éventrée par une ouverture qui donnait sur l'immensité blanche. Hugo trébucha dans la neige profonde. Son képi, symbole de trente ans de protocoles et de minutes comptées, glissa de son front et disparut dans la poudreuse. Il ne chercha pas à le ramasser. Il déboutonna sa veste de service qui l'étouffait, laissant le froid mordre sa chemise, savourant ce contraste thermique qui lui donnait l'impression d'éclater de vie.

Chaque pas vers la lisière de la forêt était une lutte physique. La neige fondait sur leurs peaux brûlantes, l'eau glacée coulant dans leurs cous comme une onction. Lea avançait, son étui de violon serré contre elle, son regard fixé sur Hugo. Dans la pénombre, les yeux de la jeune femme n'étaient plus des gouffres d'angoisse, mais des foyers d'une clarté fixe, un signal d'arrêt définitif pour l'errance d'Hugo.

Ils s'arrêtèrent à l'abri d'un grand sapin, le souffle court. Hugo prit le visage de Lea entre ses mains. Ses doigts tremblaient, non de froid, mais de cette reconnaissance sauvage qui unit deux survivants. La voix de Lea, lorsqu'elle s'éleva, fut pour lui une note basse, une corde de sol vibrant jusque dans son plexus.

— Tu m'as trouvée dans le noir, Hugo. Pas seulement dans ce train.

Il scella leurs destins par un baiser qui avait le goût du fer et de la promesse. Ce fut une explosion de sensations : la morsure de l'air polaire sur leurs visages et la chaleur dévorante de leurs lèvres qui se cherchaient avec une possession désespérée. Il n'y avait plus de contrôleur, plus de virtuose, plus de scandale ou d'Homme en Gris. Il n'y avait que deux corps qui s'emboîtaient au milieu du chaos, s'ancrant l'un dans l'autre pour ne pas être emportés par le silence de la forêt.

Au loin, entre les troncs sombres, une lueur ambrée vacilla. Une cabane de chasseur, un refuge de bois dont la cheminée laissait échapper une odeur de résine brûlée.

— On y est presque, murmura Hugo, le bras protecteur autour de ses épaules frêles.

Ils reprirent leur marche, laissant derrière eux la carcasse fumante du Nightjet. Hugo sentait le poids de Lea contre son flanc, une charge légère qu'il aurait pu porter jusqu'au bout du monde. Il ne pensait plus à l'horloge. Il ne pensait plus à la destination. Il se contentait de vivre la cadence de leurs pas synchronisés dans la neige.

Lorsqu'ils atteignirent le seuil de la cabane, Hugo jeta un dernier regard vers la vallée. Le train n'était plus qu'une ombre brisée, une relique d'une vie ordonnée qu'il ne souhaitait plus mener. Il poussa la porte de bois massif. La chaleur de l'âtre les enveloppa comme une étreinte, une promesse de foyer au milieu du désastre.

Il referma le verrou, un bruit sec qui mit un point final à la symphonie tragique de leur voyage. Dans la clarté des flammes, il vit Lea poser son violon et se tourner vers lui. Elle ne dit rien, mais ses yeux racontaient tout : l'abandon des masques, la fin des boucles, et ce besoin viscéral de n'être plus qu'à lui. Hugo s'approcha, ses mains trouvant la taille de la jeune femme, et dans le silence enfin apaisé, il comprit que le véritable accident n'était pas la chute du train, mais l'instant précis où il avait accepté de se laisser dérailler par elle.

Chapitre 18

La Gare de l'Est n'existe pas

L'hiver n'était plus une saison, c'était un état de l'âme, une chape de plomb et d'argent déposée sur Paris pour figer les espoirs sous un givre urbain. À la Gare de l'Est, ce matin-là, l'air possédait le goût de métal froid et de café brûlé qui racle la gorge. Hugo se tenait sur le quai, les mains enfoncées dans les poches d'un caban sombre. Il n'était plus l'homme des horaires, le gardien du temps mécanique. Il était devenu un homme de l'attente, cherchant dans le tumulte des départs quelque chose qui ressemblerait enfin à une arrivée.

La lumière, tamisée par la grande verrière encrassée, tombait sur le sol en larges bandes d'un bleu délavé. Hugo regardait les voyageurs pressés, ces silhouettes floues courant après des fantômes de rendez-vous, et il éprouvait pour eux une tendresse douloureuse. Il connaissait désormais le poids de leurs valises : ce n'étaient pas des kilos, mais des regrets. Soudain, le brouhaha des annonces grésillantes s'estompa, comme si une main invisible avait tourné le bouton du volume de la réalité.

Ce n'était qu'une note. Une seule.

Un *la* pur, cristallin, qui ne frappa pas ses oreilles mais cogna contre son sternum, un écho de bois vibrant qui fit taire le vacarme des rails dans sa tête. Cette note avait une texture ; elle avait la rugosité de la résine et la chaleur d'un souffle retenu. C'était Lea.

Il commença à marcher, non pas avec la précision d'un traqueur, mais avec la dévotion d'un pèlerin. Il passa devant un kiosque dont les titres criaient des nouvelles d'un monde qu'il ne reconnaissait plus. Pour lui, la seule actualité était cette mélodie

qui s'intensifiait, devenant une phrase musicale suspendue dans l'air de nacre.

Il arriva à l'extrémité du quai, là où le ciel reprend ses droits sur les hommes. Elle était là, enveloppée dans un grand manteau de laine bouillie, le menton calé sur l'instrument. Elle ne ressemblait plus à la muse éthérée de ses souvenirs, mais à une femme de chair. Une mèche de cheveux bruns s'était collée à son rouge à lèvres, et ses doigts, s'activant sur les cordes, étaient tachés de la poussière blanche de la colophane. Cette imperfection la rendait plus réelle, plus déchirante.

Hugo s'arrêta à quelques mètres. Son cœur, ce vieux moteur de précision qu'il avait cru grippé, s'emballa. Il sentait la chaleur de son propre sang battre dans ses tempes, un rythme qui répondait enfin au "ta-dam" lancinant des rails. Lea ne leva pas les yeux immédiatement. Elle termina sa phrase musicale par un vibrato si intense que l'air sembla frissonner. Puis, elle laissa retomber son bras.

Elle tourna lentement la tête. Ses yeux, d'un vert d'eau sous la pluie, rencontrèrent les siens.

— Tu es en retard, murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle qui s'évaporait dans le froid, mais sur ce quai qui n'existait pas vraiment dans la géographie des gens normaux, elle résonnait comme une absoluteur.

— Le train a eu un imprévu, répondit-il d'une voix enrouée. Une histoire de boucles et de signaux contraires.

Elle esquissa un sourire qui éclaira tout son être. Elle posa son violon dans son étui avec une précaution de mère, puis fit un pas vers lui. Hugo sentit alors son parfum : un mélange de jasmin, de résine de pin et ce froid piquant de l'hiver qui s'enfuit. C'était une odeur si réelle qu'elle lui brûla les narines, le goût du premier matin après

l'éternité.

Sans réfléchir, guidé par une nécessité qui transcendait tous les règlements qu'il avait servis, il leva la main. Ses doigts effleurèrent la joue de Lea. Sa peau était glacée par l'air de la gare, mais sous cette surface, il sentit la pulsion de la vie, une chaleur incandescente. Elle ferma les yeux au contact de sa paume. Ce baiser, lorsqu'il survint, ne fut pas une collision, mais une fusion. Il avait le goût de l'air libre, si différent de l'air vicié des compartiments, et la texture contrastée de son manteau de laine rude contre la douceur de sa peau.

— J'ai cru que la boucle ne s'était jamais vraiment brisée, confia-t-elle contre son torse. Que je continuerais à jouer pour des quais vides jusqu'à ce que le temps se fatigue.

— Le temps est fatigué, Lea, dit-il doucement. Mais nous, nous commençons juste.

Autour d'eux, la Gare de l'Est reprenait son cours. Un train de banlieue entra en gare dans un cri de freins qui sonnait comme un accord mineur d'une infinie tristesse. La foule recommença à couler le long des quais, les frôlant sans les voir. L'amour possédait cette faculté de les rendre invisibles à ceux qui ne cherchaient que leur correspondance.

Il comprit que sa vie de règles n'était qu'une longue répétition pour ce moment d'improvisation pure. Il n'y avait plus d'Homme en Gris, plus de bureaucratie du destin, plus de menace d'effacement. On ne perd rien de ce que l'on a le courage d'embrasser.

— Où allons-nous maintenant ? demanda-t-elle.

Hugo regarda au-delà de la verrière, vers ce Paris qui s'éveillait sous un ciel de nacre. Il n'y avait plus de rails pour dicter leur chemin, plus de terminus imposé.

— Où tu veux, répondit-il. Tant que le voyage ne s'arrête jamais vraiment.

Elle prit sa main, ses doigts s'entrelaçant aux siens avec une précision de musicienne trouvant l'accord parfait.

— Alors, marchons, dit-elle. La gare n'existe plus pour ceux qui ont appris à revenir de si loin.

Ils quittèrent le quai, laissant derrière eux le spectre du Nightjet. Hugo marchait d'un pas assuré, sentant à chaque pression de la main de Lea que le cercle était bel et bien brisé. Ils traversèrent le parvis, là où le ciel de Paris s'ouvrait sur l'avenue. L'air ne sentait plus le fer, il sentait le possible. Ils s'arrêtèrent au bord du trottoir, deux naufragés sur une plage de béton, mais pour la première fois, Hugo n'avait pas besoin de consulter sa montre. Le train qu'il attendait était là, dans la chaleur de ce corps contre le sien, dans la note de violon qui continuait de vibrer dans le silence de leur étreinte. Ils s'enfoncèrent dans la foule, deux silhouettes se fondant dans la lumière laiteuse du matin, enfin libres de ne plus jamais être à l'heure.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Train des Retours"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)